Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/pensesdenicol00nico

PENSÉES

DE NICOLE.

Cette édition stéréotype, en 1 vol. in-18, se vend à Paris,
Chez P. Didot l'aîné, imprimeur (ci devant au Louvre) présentement *rue du Pont-de-Lodi*, n° 6, derriere le quai des Augustins;
Et chez Firmin Didot, libraire, rue de Thionville, n° 10.

Prix en feuilles.

Papier ordinaire, ...	fr. 60 cent.
Papier fin, ...	75
Papier vélin, ...	2
Grand papier vélin, ...	3

Université
BIBLIOTHÈQUE

NOTICE

DES ÉDITIONS STÉRÉOTYPES,

D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT,

Publiées jusqu'au mois d'avril 1806.

OUVRAGES FRANÇAIS.

FORMAT IN-18.

ŒUVRES COMPLETES DE VOLTAIRE.

La Henriade, poëme, avec les Notes, suivi de l'Essai sur la poésie épique.	1	vol.
La Pucelle, poëme.	1	
Théâtre.	12	
Poésies fugitives. Poëmes et discours en vers.	1	
Poésies fugitives. Epîtres, Stances, et Odes.	1	
Poésies fugitives. Contes en vers, Satires, et Poésies mêlées.	1	
Romans.	3	
Histoire de Charles XII.	1	
Siecles de Louis XIV et de Louis XV.	5	
Histoire de Russie sous Pierre-le-Grand.	2	
Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.	8	
Commentaires sur Corneille, *sous presse*.	4	
Poésies de Malherbe.	1	

La Fontaine. Fables.	2 vol.
— Contes.	2
— Psyché.	1
Oeuvres completes de Racine.	5
Odes, Cantates, Epîtres, et Poésies diverses de J. B. Rousseau.	2
Oeuvres completes de Boileau.	2
Télémaque.	2
Chefs-d'œuvre de Pierre et Thomas Corneille.	4
Oeuvres de Moliere.	8
Oeuvres de Regnard.	5
Oeuvres de Crébillon.	3
Oeuvres completes de Gresset.	2
Maximes de la Rochefoucauld.	1
Bossuet. Discours sur l'histoire universelle.	2
— Oraisons funebres.	1
Oraisons funebres de Fléchier, Mascaron, Bourdaloue et Massillon.	2
Petit-Carême de Massillon.	1
Montesquieu. De l'Esprit des Lois.	5
— Lettres persanes.	2
— Grandeur et Décadence des Romains.	1
Conjurations des Espagnols contre Venise, et des Gracques, précédées de sept discours sur l'usage de l'histoire, par S.-Réal.	1
Pensées de Nicole, de Port-Royal, précédées d'une Introduction, et d'une Notice sur sa personne et sur ses écrits.	1
La Nouvelle Héloïse, *sous presse.*	4

Caracteres de La Bruyere et de Théophraste, *sous presse.* 2

Observations sur l'Histoire de France, par Thouret. 1

Code civil des Français. 1

LATINS.

P. Virgilius Maro. 1 vol.

Q. Horatius Flaccus. 1

Phædri Fabularum libri quinque. 1

Cornelii Nepotis Vitæ imperatorum. 1

Sallustii Catilinaria et Jugurthina bella. 1

ANGLAIS.

The Vicar of Wakefield. 1

Letters of mylady Wortley Montague. 1

The Sentimental Journey. 1

Fables by Gay and Moore. 1

ITALIEN.

Aminta di Torquato Tasso. 1

OUVRAGE format in-12.

Les Essais de Michel de Montaigne, revus et scrupuleusement collationnés sur un exemplaire corrigé de la main de l'auteur. 4

Total, avec les 74 volumes du Buffon, annoncés ci-apres, 185

HISTOIRE NATURELLE DE BUFFON,

nouvelle édition, revue et continuée par M. LACEPEDE.

74 volumes in-18,

imprimés sur beau papier, avec environ 900 estampes gravées par Pauquet.

Pour en faciliter l'acquisition, nous la vendrons par parties séparées; savoir:

Les matieres générales, contenant, la théorie de la terre. les époques de la Nature. l'histoire des minéraux. l'histoire de l'homme, etc.	24 volumes.
L'histoire des quadrupedes.	14
L'histoire des oiseaux.	18
L'histoire des quadrupedes ovipares et des serpents.	4
L'histoire des poissons.	14

N. B. Les personnes qui pourroient être retenues par la dépense qu'elles auroient à faire en prenant les 74 volumes à la fois, ou même chacune des parties completes, auront la faculté de les prendre en plusieurs fois et en tel nombre de volumes qui leur conviendra. On sera toujours maître de se compléter, et on trouvera l'avantage, comme à nos autres stéréotypes, de remplacer les volumes qu'on aura pu égarer; avantage inappréciable pour un ouvrage aussi volumineux.

PENSÉES
DE NICOLE,
DE PORT-ROYAL,

PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION, ET D'UNE NOTICE SUR SA PERSONNE ET SES ÉCRITS,

PAR M. MERSAN.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE F. DIDOT.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AINÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.

M. DCCCVI.

PQ
1875
N52P4
1806
COLL SPEC.

AVERTISSEMENT.

S'il est permis d'apprécier les hommes par les services qu'ils ont rendus à l'état ou aux belles-lettres, qui fut jamais plus digne de notre estime et de nos éloges que ces pieux et savants solitaires de Port-Royal, les Lemaître, les Arnaud, les Nicole, les Lancelot, à qui la France doit les deux plus grands écrivains qui aient peut-être illustré le siecle de Louis XIV?

C'est en vain que la philosophie moderne, aussi indulgente pour ses sectaires qu'inexorable à l'égard de ceux qu'elle n'a pu corrompre, a plusieurs fois tenté de flétrir la réputation de ces hommes célebres ; leurs écrits, où se mêlent sans doute avec les plus importantes vérités de la religion quelques erreurs inséparables de la foiblesse humaine, traverseront les siecles avec éclat, et, comme des fleuves bienfaisants, laisseront par-tout des traces de leur passage. Il n'en sera point de leurs ouvrages comme de la plupart de ceux de leurs détracteurs : en séparant avec soin ce que l'esprit de parti a pu se permettre

lors des querelles qui agiterent l'église, il restera toujours aux laborieux cénobites de Port-Royal la gloire d'avoir produit pour l'étude des langues, pour celle de la morale, et la logique, c'est-à-dire pour tout ce qu'il importe le plus à l'homme de connoître, des traités élémentaires dont la perfection n'est pas même aujourd'hui contestée par leurs plus redoutables ennemis.

Les œuvres de nos plus modernes philosophes pourroient-elles soutenir une pareille épreuve? il est, je crois, permis d'en douter. Depuis un siecle, le ridicule n'a point épargné les jansénistes; mais inutilement l'envie a cherché à les présenter comme des hommes dangereux. Si les querelles du jansénisme ont produit quelques divisions dans l'église, elles n'ont jamais, de l'aveu même d'un des coryphées de la philosophie moderne (1), troublé l'état.

On ne connoissoit pas encore le germe de cette maladie affreuse qui nous est venue de

(1) *Siecle de Louis XIV*, par Voltaire, édit. stéréotype, tome II.

l'Angleterre, qui depuis a exercé de si grands ravages en France sous le nom *d'esprit philosophique*, de cette maladie contagieuse dont les symptômes commencent chez tous les peuples qui en sont atteints par un dégoût mortel *des vérités connues*, et une inquiétude turbulente qui porte à tout innover.

Les jansénistes (et Voltaire lui-même est encore forcé d'en convenir) n'attaquoient point l'église, n'en vouloient ni aux dogmes fondamentaux ni aux biens : ils écrivoient sur des questions abstraites, et n'eurent enfin, ajoute-t-il avec une sorte de malignité, de *crédit nulle part*. Il est évident qu'une pareille mission ne pouvoit convenir aux philosophes.

N'est-ce pas, au contraire, depuis que l'esprit philosophique s'est emparé des esprits, que le desir immodéré de tout connoître a été substitué à la méthode d'apprendre ? C'est alors, mais seulement alors, que la curiosité des hommes n'a plus connu de bornes; qu'impétueuse dans ses démarches, hardie jusque dans ses doutes, indiscrete dans ses assertions, elle a osé nier tout ce qu'elle ne pou-

voit réduire au calcul ; qu'elle a brisé les lois dont la géométrie ne lui fournissoit pas une démonstration rigoureuse.

Il y a dans le gouvernement comme dans la religion des mysteres qu'il est toujours dangereux d'exposer aux regards indiscrets du vulgaire : nos peres avoient jeté sur eux un voile qu'une sage politique eût dû rendre impénétrable ; l'orgueil des philosophes modernes a commencé par le soulever ; l'esprit d'indépendance l'a déchiré. Insensiblement le respect dû à la religion, l'obéissance due à nos rois, sont devenus le texte de leurs problêmes ; la même licence sacrilege a osé interroger la divinité sur ses mysteres et les souverains sur la nature de leurs droits ; la même philosophie, qui, à force d'arguments métaphysiques, croyoit avoir découvert que la religion étoit une invention humaine, a voulu aussi, pour le bonheur du genre humain, lui prouver que la conscience et l'honneur étoient des mots sans valeur et des expressions vuides de sens. Certes on n'accusera pas les jansénistes d'être les auteurs ou les propagateurs de cette étrange doctrine ; la gloire, si l'on

peut s'exprimer ainsi, en appartient tout entiere aux philosophes, qui, dociles à la voix de leur chef, mais plus adroits que les solitaires de Port-Royal, eurent au moins le talent *d'obtenir du crédit et des places*, en traitant ces questions abstraites dont la solution fut si fatale au repos de la France.

Ce n'est pas le moment de rappeler tous les maux produits par cet esprit philosophique qui a renversé tant de têtes (1): nos plaies sont à peine cicatrisées; et ce n'est pas lorsque le souverain jette un voile d'indulgence sur nos écarts qu'il est permis de rompre le silence. Mais on ne sauroit trop le redire à la génération présente, quelque triviale que paroisse cette vérité, les empires les plus florissants touchent à leur terme lorsque les mœurs se dégradent, et que l'honneur qui en étoit le principe vient à s'éteindre dans les ames. Or tel fut le triste résultat des maximes de cette fausse philosophie qui a touché de si près les

(1) On peut consulter d'ailleurs les *Lettres sur la Philosophie du dix-huitieme siecle*, par M. Fiévée, et celles de M. Michaud sur la *pitié*.

liens qui nous attachent à l'état, au monarque, qui a voulu calculer le degré de force qu'ils devoient avoir, qui a prétendu décider quand et comment il falloit les rompre.

Pour rendre ses efforts impuissants impose-t-on silence à la curiosité ? il n'est plus temps. Donnera-t-on des entraves à la philosophie? elle crieroit à l'oppression, au sacrilege. Sans étouffer la curiosité, sans opprimer la philosophie, placez seulement la vérité entre l'une et l'autre; sachez opposer à ces écrits factieux que l'Angleterre vomit depuis trente ans sur notre territoire ces ouvrages qui honorent et la nation et le siecle qui les ont produits. Bossuet, La Bruyere, Pascal, Arnaud, et Nicole, quoique étrangers à la politique et aux abstractions, n'en furent pas moins considérés de leurs contemporains comme de grands hommes: heureux de vivre sous un monarque protecteur éclairé des arts, sous un gouvernement tutélaire, on ne les vit point occupés du soin frivole d'en pénétrer la source, d'en indiquer les limites, et encore moins de semer dans l'esprit des peuples ce germe d'indépendance et de rebellion qui trouble et agite les

empires sans les soulager. Exclusivement livrés à l'étude de la morale et des belles lettres, ces hommes supérieurs prêchoient dans tous leurs ouvrages le respect pour la religion, l'obéissance au souverain, et l'observation des lois protectrices de la société. Ce n'est qu'en s'écartant de la route tracée par nos prédécesseurs que la France a commencé à perdre de la considération dont elle jouissoit auprès de ses ennemis : eh ! qui sait même ce qu'elle seroit devenue, si un grand homme ne l'eût tirée de l'abyme où les abstractions de nos philosophes l'avoient précipitée, et, par un de ces évènements inouis dans l'histoire des nations, n'eût replacé la France au premier rang ?

Ce n'est point assez pour Napoléon d'avoir rendu notre nation victorieuse ; il veut encore assurer son indépendance et sa gloire par des institutions durables : le rétablissement des temples, des colleges, et des académies ; les récompenses accordées aux savants, aux gens de lettres ; la sage lenteur qui préside à la formation des lois, la considération attachée aux tribunaux ; tout prouve la ferme résolution

de ce monarque de ramener ses peuples aux idées morales et religieuses, à la pratique des vertus essentielles sur lesquelles repose la société et des vertus privées, trop long-temps méconnues.

On commence à se dégoûter de ces productions insipides, de ces systêmes abstraits sur l'éducation et la morale. Après tant d'essais malheureux, on a senti le besoin de consulter nos anciens maîtres: on ne craint plus aujourd'hui de passer pour esprit foible ou pour fanatique lorsqu'en traitant de la vertu, de la religion, de l'éloquence, ou des beaux arts, on invoque le témoignage ou les lumieres d'un Bossuet, d'un Fénélon, d'un Pascal, d'un La Bruyere, d'un Nicole, d'un Bourdaloue, d'un Massillon; il est enfin permis d'espérer que la génération qui s'avance échappera à la contagion dont elle étoit menacée, par tous les soins que prend le souverain pour remettre en vigueur les premieres méthodes d'enseignement qui assuroient à l'état des sujets soumis, à la littérature et au bon goût des prosélytes ardents, et par-tout des hommes en état de soutenir la gloire et la prééminence de la nation française.

Le succès que vient dobtenir la seconde édition du *Traïté des Etudes* du judicieux Rollin nous a fait naître l'idée de rechercher dans les ouvrages des solitaires de Port-Royal les maximes les plus propres à former le cœur de la jeunesse, et de nous attacher plus particulièrement aux productions de M. Nicole. Ses *Essais de Morale*, réimprimés plusieurs fois en 15 ou 20 volumes, étoient pour la jeunesse une acquisition aussi dispendieuse que difficile : nous avons présumé qu'on nous sauroit quelque gré d'en avoir extrait les morceaux les plus intéressants. Si une prévention trop commune aux éditeurs ne nous égare pas, il nous semble que Nicole a réalisé pour l'étude de la morale ce que le sage Rollin a tenté avec tant de succès pour l'enseignement des belles lettres : il nous reste à justifier cette préférence, en offrant au lecteur un précis de la vie de Nicole, et une courte notice des ouvrages qui lui assignent un rang distingué parmi les écrivains moralistes du siecle de Louis XIV.

NOTICE

SUR LA PERSONNE ET LES ÉCRITS DE NICOLE.

Pierre Nicole naquit en 1625 à Chartres, où il commença ses premieres études. Ses progrès furent si rapides qu'à l'âge de 14 ans il expliquoit avec facilité les auteurs classiques grecs et latins; des dispositions aussi précoces acquirent un nouveau développement par la résolution que prit son pere de l'envoyer à Paris pour y faire son cours de philosophie: c'est là que le jeune Nicole eut occasion de connoître et d'apprécier ces pieux solitaires de Port-Royal, dont il devoit bientôt partager les travaux, la gloire, et les persécutions.

Il avoit à peine achevé son cours de philosophie que ces savants cénobites résolurent de se l'attacher d'une maniere plus étroite, en lui confiant la direction de la classe des belles lettres. Nicole justifia bien cette préfé-

rence par ses travaux, son goût, et son application; car, dans l'espace de trois ans, on vit sortir de son école des sujets distingués, tels que les Angran, les Tillemont, et l'homme enfin qui fit depuis l'admiration de son siecle, et n'a point encore trouvé parmi nous de rivaux dignes de lui, l'auteur de Phedre, de Britannicus, et d'Athalie.

L'éducation de Racine; tel est donc le premier titre de Nicole à la reconnoissance de la postérité. Il seroit sans doute intéressant de connoître quels furent les moyens d'instruction qu'il employoit auprès de son éleve: un pareil maître ne pouvoit être assurément un homme médiocre; mais l'historien diffus de la vie de Nicole, si prodigue lorsqu'il s'agit de détails indifférents ou de discussions théologiques, passe légèrement sur ceux qu'il nous importe le plus de connoître: toutefois sachons lui gré de nous avoir transmis quelques fragments des exercices pratiqués à Port-Royal.

Chargé, comme nous l'avons déja dit, de diriger la classe de littérature, Nicole commençoit par familiariser son illustre éleve avec Quintilien, Cicéron, Virgile, et *l'Art poétique* d'Ho-

race: il lui en faisoit remarquer avec soin les endroits les plus capables de former son esprit et de fixer son attention; il lui expliquoit toutes les figures employées par ces auteurs pour rendre leurs discours plus ornés ou plus persuasifs; il lui développoit tout ce qu'il y avoit de conforme aux regles de l'art, et ce qui approchoit le plus de la belle nature; il lui donnoit ensuite les premiers éléments de l'art de penser. Nicole ne dictoit aucun cahier à son éleve; mais il lui parloit sensément, et, pour rendre plus évidentes ses démonstrations, il les accompagnoit d'exemples sensibles et de comparaisons justes. Il laissoit à son disciple la liberté des objections, et y répondoit toujours avec autant de précision que de simplicité: jamais enfin il ne sortoit de ces entretiens journaliers qu'il n'eût l'entiere conviction d'avoir été compris par son éleve.

Il y a loin de cette méthode, sans doute, à ces cours publics si vantés de nos charlatans modernes: ce n'étoit point par de longs et insignifiants programmes que MM. de Port-Royal s'annonçoient comme les instituteurs de la jeunesse; leurs exercices n'avoient pas

cette pompe scandaleuse qu'on affiche dans nos gymnases; ce n'étoit point à la lueur des bougies, au milieu d'un cercle de femmes, parmi des saltimbanques et des musiciens, que l'on récompensoit le zele, les talents, et la vertu. Un local peu spacieux et modestement orné, des hommes graves, instruits, et quelques parents, suffisoient alors à l'ambition des professeurs, à l'émulation des éleves.

Aussi ces derniers, en entrant dans le monde, n'y portoient-ils pas cette assurance, ce ton tranchant et capable de nos jeunes gens; accoutumés de bonne heure au joug de l'obéissance, ils respectoient la vieillesse; et, au milieu des occupations les plus importantes, malgré les emplois supérieurs auxquels leur naissance ou leur propre mérite les appeloit, ils conservoient jusqu'au tombeau un tendre souvenir pour leurs premiers maîtres, qu'ils s'honoroient même de secourir dans le besoin.

Si l'auteur d'Athalie parut oublier dans une circonstance ces sentiments généreux à l'égard de Nicole qui l'avoit élevé, il expia bien par la suite cette premiere faute.

L'exposé de cette querelle et de la réconci-

liation qui la suivit ne peut être indifférent à ceux qui aiment à saisir les traits les plus remarquables de la vie des hommes célebres.

Partagé entre les soins qu'il donnoit à l'éducation de la jeunesse, et des travaux littéraires dirigés vers un but respectable, Nicole, à la sollicitation de quelques amis, avoit entrepris la réfutation des erreurs que l'abbé de Saint-Sorlin, auteur ignoré de quelques romans et de comédies, s'étoit permises dans un *Traité sur l'Apocalypse*, qui faisoit alors beaucoup de bruit. Dans cette réfutation, qui parut sous le titre de *Lettres à un visionnaire*, le professeur de Port-Royal avoit généralement improuvé les auteurs de romans et les poëtes de théâtre, qu'il traitoit *d'empoisonneurs publics;* le jeune Racine s'imagina que M. Nicole en parlant contre les poëtes avoit eu l'intention de l'humilier: il prit la plume contre lui et contre tout Port-Royal. Il fit d'abord une réponse pleine de traits piquants, qui lui mérita les applaudissements du parti contraire: il alloit publier une seconde lettre, lorsque Boileau, dont il respectoit l'autorité et les lumieres, lui représenta qu'une pareille

œuvre, en faisant l'éloge de son esprit, donneroit une bien mauvaise idée de son cœur, sur-tout à l'égard de Nicole son ancien maître, auquel il avoit les plus grandes obligations. « Eh bien! répondit aussitôt Racine, le public « ne verra jamais cette seconde lettre ». En effet il en retira soigneusement tous les exemplaires, et ce fut, comme on le verra dans la note (1), d'après le témoignage du fils de l'auteur et contre son vœu, que cette seconde lettre reparut quelques années après, dans une édition des œuvres de Boileau imprimée à Lyon par les soins de Brossette. Racine fit plus encore: il ne se crut pas déshonoré en faisant auprès de son ancien maître toutes les

(1) En imprimant cette lettre, Brossette, mal instruit, observa que Port-Royal, alarmé d'une production qui le menaçoit d'un écrivain aussi redoutable que Pascal, trouva le moyen *d'appaiser et de regagner le jeune Racine.*

Son fils releve ce fait inexact, et atteste au contraire que Port-Royal ne fit aucune démarche pour la réconciliation, et qu'elle fut entièrement provoquée par son pere. (Consultez les *Mémoires sur la vie de Racine*, par son fils.)

démarches qui devoient lui prouver la sincérité de son repentir.

Pendant cette lutte, Port-Royal et l'indulgent Nicole avoient gardé le silence.

Les Lettres sur les Visionnaires avoient commencé la réputation de Nicole; elles contribuerent à le lier d'une maniere plus intime avec le grand Arnaud, qui l'engagea fortement à entrer dans les ordres sacrés. Nicole, cédant à ses avis, se préparoit à sa licence; mais les divisions qui s'éleverent alors dans la Sorbonne, et qui devinrent si importantes en 1649, l'arrêterent au milieu de sa course. Ce fut à cette époque aussi que les cinq fameuses propositions attribuées à Jansénius commencerent ces longues querelles dont l'histoire seroit aujourd'hui sans intérêt pour la plus grande partie de nos lecteurs, mais dont il est cependant essentiel de dire un mot.

Retiré à Port-Royal, livré à des méditations profondes, Nicole disposoit en silence les matériaux de ses *Essais de Morale;* il fut arraché à cette solitude pour combattre les ennemis de la religion.

L'église de France étoit alors divisée en

deux partis : le premier, qui comptoit pour chefs les jésuites, jouissoit d'un grand crédit; le second, dans lequel se trouvoient les hommes les plus respectables et les plus instruits de l'Europe, étoit opprimé. Nicole n'hésita pas à se ranger sous les bannieres d'Arnaud, à l'aider de ses veilles, de sa plume, et de ses lumieres; et lorsque ce dernier, malgré son innocence, son ardent amour pour la vérité, et l'appui que devoient lui donner dans l'opinion publique les *Lettres provinciales* de Pascal, fut condamné par la Sorbonne, et obligé de fuir, Nicole eut le noble courage de défendre cet illustre fugitif par ses écrits jusqu'au moment où, lui-même victime de son zele, et ayant tout à craindre de l'animosité des jésuites, il fut contraint de quitter la France.

La mort de la duchesse de Longueville, une des plus ardentes protectrices du jansénisme, contribua aussi à lui inspirer du dégoût pour sa patrie : « J'ai perdu, disoit-il à « cette occasion, tout mon crédit; j'ai même « perdu mon abbaye; car cette princesse étoit « la seule qui m'appelât *monsieur l'abbé.* »

De retour en France, quelques années après cet évènement, Nicole fut encore obligé de consacrer sa plume à l'examen de deux questions importantes, dont l'une étoit relative aux *études monastiques* et l'autre au *quiétisme*. En défendant les sentiments du P. Mabillon dans la première, et ceux de Bossuet dans la seconde, Nicole évita ces personnalités injurieuses qui déshonorent les réponses de ses adversaires : tous ses contemporains lui ont rendu justice à cet égard. Nicole subsistoit, il est vrai, du profit de ses ouvrages, et le grand débit des trois premiers volumes de son *Traité de la Perpétuité* fit dire à ses ennemis qu'il profitoit du travail d'autrui, parcequ'on en attribuoit la plus grande partie au célèbre Arnaud. Nicole souffroit ces accusations sans se plaindre. Lorsque le P. Bouhours, dans ses remarques sur la langue française, releva plusieurs expressions des traductions de Port-Royal, M. Sacy dit qu'il ne se soumettroit pas à ces remarques ; M. Nicole marqua plus de soumission ; et, en effet, il n'employa point dans les Essais de Morale celles qui avoient été condamnées par le goût.

Son caractere étoit même opposé à toutes ces tracasseries que lui suscita son attachement aux opinions du grand Arnaud : « Je « n'aime pas, disoit-il, les guerres civiles. »

Doux, affable, officieux, et sans prétention, il laissoit à ses amis le soin de faire valoir ses ouvrages et sa personne. La duchesse de Longueville, qui, de l'envie de connoître les hommes célebres, passoit souvent comme tant d'autres à l'ennui de les voir trop long-temps, fut toujours la même à l'égard de Nicole, et lui conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1649, une affection dont cet écrivain ne parloit jamais qu'avec attendrissement.

Ce fut en 1671 que parut le premier volume des *Essais de Morale:* depuis cette époque jusqu'à sa mort, en 1695, Nicole, au milieu des occupations et des travaux importants que son zele pour la religion et son attachement à ses amis lui prescrivoient, retouchoit cet ouvrage, qui est son plus beau titre à l'estime publique. Voltaire, qu'on n'accusera pas, sans doute, de favoriser les jansénistes, s'exprime ainsi sur le compte de Nicole : « Ses Essais de

« Morale, qui sont utiles au genre humain, « ne périront pas. Le chapitre sur les moyens « de conserver la paix dans la société est un « chef-d'œuvre auquel on ne trouve rien d'égal « dans l'antiquité. »

En vain, pour diminuer le mérite de ces Essais, a-t-on prétendu que La Bruyere ne trouvoit pas dans leur auteur cette solidité, ce jugement, cette profondeur, cette méthode, qui doivent caractériser un traité sur la morale; mais, en y réfléchissant un peu, il est aisé de voir que Nicole n'est pas assez désigné dans le chapitre *de l'esprit* pour qu'on puisse imaginer que l'intention de La Bruyere ait été de déprécier cet écrivain: ce n'est donc que sur l'indication d'un commentateur anonyme qu'on a pu se permettre un pareil jugement; et alors je crois qu'il est permis de ne pas y souscrire.

Les autres ouvrages sortis de la plume de M. Nicole sont, 1° un *Traité de la Priere;* 2° un *Traité de la Foi humaine;* 3° *les Préjugés légitimes contre les calvinistes;* 4° un *Traité de l'Unité de l'église*, contre Jurieu; 5° *Les prétendus réformés convaincus de*

schismes ; 6° un choix d'épigrammes latines ; 7° une traduction élégante des Lettres provinciales de Pascal, avec des notes.

La dernière édition des *Essais de Morale*, qui forme 15 volumes, parut en 1732 ; c'est cet ouvrage qui nous a fourni le recueil de pensées que nous présentons au public.

MERSAN,
ex-législateur.

PENSÉES

DE NICOLE.

DE L'HOMME.

L'HOMME est immortel selon l'institution de sa nature; il est mortel selon sa corruption.

Sa crainte prouve sa misere et sa mortalité; ses desirs sans bornes prouvent son immortalité.

Rien n'est continuel et toujours présent dans l'homme, ni les passions qui l'emportent, ni les raisons qui les combattent; et c'est en cela que consiste un des grands égarements des philosophes. Ils se sont imaginé qu'en fournissant aux hommes de beaux raisonnements contre la mort, la pauvreté, et la douleur, ils les rendroient capables de résister à l'impression de tous ces objets: mais cette pensée renfermoit une double erreur; l'une de croire que l'homme se conduise par la raison, tandis que la passion seule le domine; l'autre d'imaginer que ces raisons puissent

être toujours présentes, au lieu que l'ame ne pouvant toujours y être appliquée, il arrive par nécessité qu'elle les oublie; ce qui donne lieu aux passions d'agir et de l'emporter.

SUR LES HOMMES.

Dans quelque société que l'on vive, on y peut remarquer que presque tous les hommes ont leurs pensées et leurs jugements à part.

La plupart du monde cherche son intérêt ou son divertissement dans le commerce qu'il a avec les autres, et il n'y en a presque point qui s'y portent dans le dessein de leur procurer quelque avantage spirituel, ou d'en tirer quelqu'un pour soi-même.

DE LA VÉRITABLE CONDITION DE L'HOMME.

Notre vie ne suffit presque pour aucun exercice, pour aucun art, pour aucune profession. On ne vit pas assez long-temps pour devenir bon peintre, bon architecte, bon médecin, bon jurisconsulte, bon capitaine, bon prince; mais elle suffit pour être bon chrétien. C'est que nous ne sommes pas au monde pour être peintres, médecins, philosophes; mais que nous y sommes pour être chrétiens.

L'homme est si misérable, que l'inconstance avec laquelle il abandonne ses desseins est, en quelque sorte, SA PLUS GRANDE VERTU; parcequ'il témoigne par-là qu'il y a encore en lui quelque reste de grandeur qui le porte à se dégoûter des choses qui ne méritent pas son amour et son estime.

DE L'ÉTERNITÉ.

L'ÉTERNITÉ rompt toute mesure et détruit toute comparaison. Qu'est-ce qu'un royaume possédé pendant trente ans, quand il seroit de toute la terre? qu'est-ce qu'une petite principauté dans ce royaume? qu'est-ce que les autres rangs au-dessous de ceux de princes? et à quelle effroyable petitesse cette vue les réduit-elle? — Cependant c'est là le sujet de la vanité de tous les hommes.

Il est étrange comment les hommes ont tant de peine à se persuader du néant du monde, puisque tout les en avertit. Car qu'est-ce autre chose que l'histoire de tous les peuples, qu'une instruction continuelle que les choses temporelles ne sont rien, puisque, nous décrivant ce qu'elles ont été, elles nous font voir en même temps qu'elles ne sont plus; que toutes ces grandeurs qui ont étonné les hommes,

tous ces princes, tous ces conquérants, tous ces grands desseins, sont rentrés dans le néant à notre égard ; que ce sont des vapeurs qui se sont dissipées et des fantômes qui se sont évanouis.

DES ACTIONS ET DES SENTIMENTS.

Nos actions n'ont pas tout-à-fait la même regle que nos sentiments. Car il y a des personnes à qui on doit plus de respect extérieur, quoiqu'on leur doive moins d'approbation et d'estime, parceque la civilité extérieure se regle sur les rangs que le monde a établis, au lieu que l'estime intérieure ne doit se régler que sur la raison. Mais, par cela même qu'elle n'est qu'intérieure, elle ne donne sujet à personne de se plaindre ni de s'offenser.

SUR LA NAISSANCE.

Etre de naissance ou de qualité, selon les hommes, c'est être né de personnes considérables dans le monde ; mais cette naissance ne donne par elle-même aucun avantage ni de corps ni d'esprit, elle n'ôte aucun défaut, et l'on en remarque d'aussi grands dans les personnes de qualité que dans les autres.

Il n'y a donc aucune raison solide qui rende les personnes de qualité plus estimables par-là que ceux qui ne le sont pas. Cependant, parcequ'il faut qu'il y ait de l'ordre parmi les hommes, on a établi avec raison en certains lieux que ces personnes seroient préférées aux autres, et jouiroient de certaines prérogatives d'honneur.

Si on en demeuroit là, il n'y auroit rien que de juste dans l'idée que nous avons de la qualité; mais on n'y demeure pas: on fait de cet ordre arbitraire, et établi par les hommes sans aucune raison prise des personnes mêmes, un ordre naturel et indispensable, et l'on s'accoutume à le regarder comme quelque chose d'attaché à L'ÊTRE de ceux qui sont l'objet de cette préférence.

DE LA GRANDEUR.

LES hommes aiment la grandeur; ils la haïssent, l'admirent, la méprisent. Ils l'aiment, parcequ'ils y voient tout ce qu'ils desirent, les plaisirs, les honneurs, et la puissance; ils la haïssent, parcequ'elle les rabaisse et les humilie, et qu'elle leur fait sentir la privation de ces biens; ils l'admirent, parcequ'ils en sont éblouis; ils la méprisent, ou font semblant de

la mépriser, afin de s'élever dans leur imagination au-dessus des grands, et de se bâtir ainsi une grandeur imaginaire par le rabaissement de ceux qui sont l'objet de l'admiration du commun des hommes.

SUR LA VANITÉ.

C'est une illusion qui a sa source dans la vanité des hommes de ne considérer ce qui se passe parmi eux que par la qualité des personnes qui y ont part, ou par l'importance des objets dont il s'agit.

A peine croyons-nous que d'autres que des princes méritent qu'on s'applique à considérer leurs actions, et notre curiosité n'est pas satisfaite si elle n'a pour objet des intrigues de cour ou des affaires d'état.

Il semble néanmoins que si c'étoit par raison que l'on s'arrêtât à considérer les différents qui arrivent parmi les hommes, on trouveroit par-tout de quoi s'instruire des choses les plus essentielles : je dirai même que les actions des petits sont en quelque sorte plus favorables pour cette instruction que celles des grands.

Car il y a toujours je ne sais quoi de trompeur dans ce qui est lié à la puissance.

Les passions que ces sortes de choses excitent en nous paroissent moins criminelles; nous les justifions toujours un peu, et nous croyons presque que les grands intérêts servent d'excuse aux actions injustes; de maniere que l'on entend avec une sorte de complaisance secrete cette maxime détestable: *Si violandum est jus, regnandi causâ violandum est.*

Pour voir donc les passions dans leur difformité naturelle, il faut les considérer toutes nues, et dépouillées de ce faux éclat qu'elles empruntent ou des personnes ou des objets.

DE L'AMBITION.

Quand on marche dans la campagne, la vue se borne par un certain cercle; on a beau avancer par un endroit, le cercle avance comme nous, et l'on voit toujours autant d'espace devant soi.

Les enfants s'imaginent qu'en allant ils parviendront au bout du cercle; mais les hommes sages se rient de leur simplicité.

Les ambitieux de même s'imaginent que quand ils seront arrivés à un certain état ils ne desireront plus rien; ils se trompent comme les enfants: le cercle se reculera; ils verront toujours de nouvelles grandeurs à acquérir,

et ils croiront pouvoir le faire: mais, en considérant l'ambition dans chaque partie du temps, elle est bornée par un certain hémisphere comme notre vue.

Toutes ces grandes fortunes par lesquelles les ambitieux s'élevent, comme par différents degrés, sur la tête des peuples et des grands, n'ont qu'une base bien fragile.

Il ne faut qu'un tour d'imagination dans l'esprit d'un prince, une vapeur maligne qui s'élevera dans ceux qui l'environnent, pour ruiner cet édifice; et, après tout, il est bâti sur la vie de cet ambitieux : lui mort, voilà sa fortune renversée; et qu'y a-t-il de plus fragile que la vie d'un homme?

DES DIVERS JUGEMENTS.

Il semble, à nous entendre parler, qu'il y ait comme trois classes de sentiments, les uns justes, les autres injustes, et les autres humains; trois classes de jugements, les uns vrais, les autres faux, et les derniers humains. Cependant il n'en est pas ainsi: tout jugement est vrai ou faux; tout sentiment, juste ou injuste; et il faut nécessairement que ce que nous appelons jugement ou sentiment se réduise à l'une ou l'autre de ces classes.

DES VICES.

Tous les vices médiocres sont presque généralement approuvés ; on ne les condamne que dans leur excès.

Il y a deux choses dans les vices ; le déréglement, qui les rend désagréables à Dieu ; la sottise ou le ridicule, qui les rend méprisables aux hommes. Les enfants sont d'ordinaire peu sensibles à la premiere ; mais on leur fait sentir la seconde par mille manieres ingénieuses que les occasions fournissent : ainsi, en leur faisant haïr les vices comme ridicules, on les préparera à les haïr comme contraires à la loi de Dieu.

On ne se contente pas de suivre le vice, on veut encore qu'il soit honoré, et qu'il ne soit pas flétri par le nom public de VICE, qui trouble toujours un peu le plaisir qu'on y prend par l'horreur qui l'accompagne.

DE L'ORGUEIL.

C'EST une maxime certaine ; l'orgueil est toujours dans la même proportion que la misere, et rien ne marque plus une extrême foiblesse qu'une grande présomption.

Il y a bien de la différence entre l'orgueil tel qu'il est, quand il se produit au-dehors par des paroles, et le même orgueil caché dans le fond du cœur.

Il se cache ordinairement en paroissant au-dehors, de peur de choquer le monde; mais ces déguisements n'ont point de lieu dans le cœur, où les mouvements sont purs et sans mélange, et où ils ne sont pas revêtus de ces voiles qu'ils empruntent lorsqu'ils deviennent extérieurs.

DE L'OPINIATRETÉ.

Il y en a qui traitent d'opiniâtres tous ceux qui ne sont pas de leur sentiment, et qui, se mettant en possession de la vérité, ne croient pas qu'on puisse leur rien contester sans opiniâtreté.

Mais cette idée est très fausse: il n'y a pas proprement de l'opiniâtreté à n'être pas du sentiment d'un autre.

Si l'on a raison de n'en être pas, on est louable de ne pas s'y rendre; et si l'on se trompe, c'est une erreur de l'esprit: mais c'est toujours un effet de sincérité que d'avouer de bonne foi que l'on n'est pas persuadé de ce sentiment.

Qu'est-ce donc que d'être opiniâtre? C'est d'être attaché à son sentiment vrai ou faux, ensorte qu'on ne s'imagine pas pouvoir avoir tort, et que l'on ne daigne pas examiner les raisons de ceux qui sont persuadés que nous sommes dans l'erreur; c'est se blesser d'être contredit, et s'imaginer qu'en combattant notre opinion on combat la raison même.

DE LA MÉDISANCE.

La médisance ne s'attache pas seulement aux personnes irréprochables; elle épargne encore moins ceux qui y donnent prise par leurs actions. Comme elle y trouve plus de matiere, elle est encore plus hardie à transformer des apparences en réalités, à inventer des histoires fausses, ou à augmenter celles qui ont quelque fondement.

DE LA HAINE.

Tout ressentiment humain d'une offense est injuste, parcequ'il naît de l'amour-propre.

DE L'AUDACE.

Les hommes en sont venus à un tel point

de corruption qu'il n'est pas honteux parmi eux de n'être pas homme de bien. Un homme dit sans crainte de se déshonorer qu'il ne vaut rien : il le dit pour le faire croire : on le croit ; et, ce qui est étonnant, on ne l'en estime pas moins ; on n'en a pas même pitié. C'est que l'on attache uniquement son esprit à une certaine honnêteté apparente qu'il y a dans cet aveu de son déréglement, et que l'on ne passe point plus avant.

DE LA FAUSSETÉ.

Il y a des gens qui trompent les autres par intérêt, et sans se tromper eux-mêmes ; mais il y en a une infinité d'autres qui ne font que leur communiquer leurs propres erreurs, dont ils ont l'esprit rempli ; et comme la vie des grands se passe presque toute dans un commerce continuel avec les hommes, ils sont aussi plus exposés que les autres à ce danger : de sorte que, s'ils n'y prennent garde, ils réunissent en eux toutes les faussetés qui sont séparées dans les autres hommes.

DES RAPPORTS ÉQUIVOQUES.

On corrige à tout moment dans ce qu'on

écrit des équivoques qui s'y glissent, de peur qu'elles ne portent de faux sens dans l'esprit des autres; on prévient les doutes qui peuvent s'exciter dans leur esprit sur ce qu'on leur propose, et les fausses conséquences qu'on en pourroit tirer; et avec tout cela on n'évite pas que ce qu'on écrit ne soit mal pris et mal entendu, et qu'on ne soit obligé à de longs éclaircissements.

Que doit-il donc arriver dans ces entretiens passagers où l'on n'apporte ni soins, ni application, ni précaution, où l'on n'exprime la plupart des choses qu'imparfaitement, et s'en remettant souvent à l'intelligence de ceux à qui l'on parle?

Le sens de nos expressions n'est pas tout renfermé dans les termes dont on se sert pour s'exprimer; il dépend quelquefois des discours qui ont précédé. Un ton, une inflexion, un geste, un air de visage, en change la signification, et souvent même il dépend des pensées de ceux à qui l'on parle: de sorte que, si faute d'attention ils ne prennent pas garde à cette suite, a ce ton, à cet air, ils se trompent presque toujours dans l'intelligence de ce qu'on leur dit, et conçoivent un tout autre sens que celui qu'on vouloit leur donner.

DU SCANDALE.

Le monde a donné au mot SCANDALE une signification fort resserrée; car il n'entend d'ordinaire par ce terme que les actions qu'il appelle scandaleuses, c'est-à-dire celles qui frappent l'esprit par leur énormité et y causent de l'horreur.

Scandale, religieusement parlant, signifie ce qui cause une chûte, un péché, ou ce qui est capable d'en causer: ainsi scandaliser, c'est donner occasion de chûte à quelqu'un.

Il y a souvent plus de scandale dans certaines actions qui ne frappent point l'esprit d'un sentiment d'horreur, et qui se glissent doucement dans l'ame, parcequ'elles sont au contraire communément approuvées ou tolérées.

DU DUEL.

L'OPINION que la chimere de L'HONNEUR est un si grand bien qu'il le faut conserver même aux dépens de la vie, est ce qui a produit si long-temps la rage brutale des gentilshommes de France.

Si l'on ne parloit jamais de ceux qui se battent en duel que comme des gens insensés et

ridicules ; si l'on ne représentoit jamais ce fantôme D'HONNEUR, qui est leur idole, que comme une chimere ou une folie ; si l'on avoit soin de ne former jamais d'image de la vengeance que comme d'une action basse et pleine de lâcheté, les mouvements que sentiroit une personne offensée seroient moins vifs, mais ce qui les augmente, c'est la fausse impression qu'il y a de la lâcheté à souffrir une injure.

DU PASSÉ ET DE L'AVENIR.

Le passé est un abyme sans fond qui engloutit toutes les choses passageres ; l'avenir est un autre abyme impénétrable. L'un de ces abymes s'écoule continuellement dans l'autre ; l'avenir se décharge dans le passé, en coulant par le présent.

L'homme est placé entre ces deux abymes.

DE L'OBLIGATION AU SECRET.

Le droit de dépôt a toujours été sacré entre les hommes, et l'on a toujours cru avec raison qu'on ne pouvoit le violer sans un excès de lâcheté ou de perfidie : il n'est pas nécessaire pour cela que celui qui confie un dépôt à un autre tire des assurances expresses de sa fidé-

lité ; il s'y engage suffisamment en le recevant. Or, que fait-on dans un entretien particulier, sinon de rendre celui à qui on parle dépositaire des pensées secretes qu'on lui confie?

Soit donc que l'on exige expressément le secret, ou non, c'est toujours un dépôt dont on ne doit pas croire pouvoir disposer que selon les intentions de celui qui l'a confié.

SUR LA RECONNOISSANCE.

SÉNEQUE a dit: Vous ne devez pas prétendre qu'on vous ait obligation des services que vous rendez aux autres; car ce n'est pas par le desir de les servir que vous faites ces choses, c'est parceque vous ne pouvez demeurer avec vous-même.

C'est un prétexte par lequel on pourroit presque toujours justifier l'ingratitude. Il semble que nous ne soyons obligés qu'à ceux qui ont eu un dessein formé de nous être utiles, et non pas à ceux qui, cherchant leur intérêt ou leur plaisir, nous ont rencontrés sur leur chemin comme par hasard: mais, par cette regle, adieu la reconnoissance. Ainsi, pour la conserver, il faut s'arrêter au bienfait, sans remonter à sa source.

Il ne faut pas subtiliser en matiere de reconnoissance: elle s'évapore en subtilisant.

DE LA MORALE.

La morale est la science des hommes, et particulièrement des princes, puisqu'ils ne sont pas seulement hommes, mais qu'ils doivent aussi commander aux hommes; ce qu'ils ne sauroient faire s'ils ne se connoissent eux-mêmes et les autres dans leurs passions et leurs défauts, et s'ils ne sont instruits de tous leurs droits.

DE LA DIVERSITÉ DES OPINIONS.

Les gens du monde méprisent intérieurement les philosophes et les enfants, les uns comme se repaissant de spéculations vuides et creuses; les autres comme s'attachant à un vain plaisir.

Les philosophes méprisent et les gens du monde, comme n'étant pas touchés des beautés de la nature et de l'esprit, et les enfants, comme étant trop touchés des objets des sens.

Les enfants ne méprisent personne: ils jouissent sans réflexion de la beauté de l'objet qui les attire. Je pense que, bien que toutes ces trois dispositions soient défectueuses, celle des enfants l'est moins que les autres.

Si tout le monde avoit des palais, personne ne se trouveroit heureux d'en avoir. Qui est-ce qui compte entre les avantages de sa condition de voir le soleil, les étoiles, les nuées, les campagnes, les montagnes? Toutes les beautés de la nature ne nous sont rien, parcequ'elles sont communes à tous; et l'envie que les hommes ont de se distinguer les a portés à attacher leur plaisir à des parterres, à des lambris, à des vases, à quelques ornements, qui sont moins beaux que les objets communs exposés à tous les regards.

Le plaisir des hommes est donc un plaisir de vanité.

Ces plaisirs de l'orgueil sont proprement ceux dont les hommes sont insatiables; ils se dégoûtent de tous les autres; mais ils ne se lassent jamais de ceux-là, parcequ'il y a des bornes dans les plaisirs des sens, et qu'il n'y en a point dans ceux de l'orgueil.

Les objets extérieurs ne sont colorés que quand les rayons qui nous les font voir passent par le prisme, et qu'ils se brisent en passant; ce qui s'appelle réfraction: c'est le milieu par où ils passent qui leur donne cet éclat.

Rien de même ne paroît vif et agréable à notre esprit que ce qui passe par notre cœur.

Le cœur est ce milieu qui altere la couleur

naturelle des objets, et qui nous les fait paroître autres qu'ils ne sont en effet ; et cela est vrai à l'égard de toutes choses : car, comme un prisme colore toutes sortes d'objets, de même les plus indignes objets passant par notre cœur y peuvent recevoir un éclat et une couleur trompeuse qui peut nous les rendre agréables.

Quand on voit les objets renversés par un prisme, on ne les voit plus colorés.

Quand on regarde le monde par la vue de la foi, il nous paroît sans éclat, et sans l'agrément qui n'étoit pas dans les choses mêmes, mais qu'elles empruntoient de la corruption de notre cœur.

HONNEUR.

Ce qu'on appelle HONNEUR en général n'a presque point d'objet certain : les hommes le placent où ils veulent selon leur fantaisie, et il y a peu de choses honorables qui ne puissent devenir honteuses par un autre tour d'imagination ; de sorte que quoiqu'il ne dépende pas de l'opinion de nous faire aimer l'honneur, et que cette inclination soit naturelle, il dépend néanmoins de l'opinion de l'attacher à une chose plutôt qu'à une autre.

DE L'ORIGINE DES CÉRÉMONIES ET DES ÉGARDS DUS AUX GRANDS.

Si les hommes étoient parfaitement raisonnables, il eût suffi de faire connoître qu'un tel est magistrat afin de lui faire rendre obéissance; mais, parcequ'ils sont grossiers et attachés à leurs sens, il a été utile de donner à ces magistrats certains ornements extérieurs qui les distinguassent, et d'ordonner qu'on leur fît certains gestes et pour ainsi dire certaines grimaces qu'on appelle cérémonies; et cette invention a réussi selon le dessein de ceux qui l'ont trouvée.

DE LA SCIENCE.

La plupart des sciences humaines sont si peu de chose en elles-mêmes, et elles contribuent si rarement au bonheur de l'homme, que l'on est tout aussi heureux de les ignorer en les méprisant que de les savoir en les estimant: il n'y a que la vanité et l'opinion des hommes qui y mettent le prix.

DE L'INSTRUCTION.

L'instruction a pour but de porter les esprits jusqu'au point où ils sont capables d'atteindre.

Elle ne donne ni la mémoire, ni l'imagination, ni l'intelligence; mais elle cultive toutes ces parties en les fortifiant l'une par l'autre.

On aide le jugement par la mémoire, et l'on soulage la mémoire par l'imagination et le jugement.

Les plus grands esprits n'ont que des lumieres bornées, et ils ont toujours des endroits sombres et ténébreux; mais l'esprit des enfants est presque tout rempli de ténebres: il n'entrevoit que des petits rayons de lumiere; ainsi tout consiste à ménager ces rayons, à les augmenter, et à y exposer ce qu'on veut qu'ils comprennent.

DE L'ÉDUCATION.

Rien n'est plus difficile que de se proportionner à l'esprit des enfants; et c'est avec raison que Montaigne a dit que C'EST L'EFFET D'UNE AME FORTE ET BIEN ÉLEVÉE DE SE POUVOIR ACCOMMODER À CES ALLURES PUÉRILES. Il est facile de faire des discours de morale pendant une heure, mais d'y rapporter toujours toutes choses sans qu'un enfant s'en apperçoive et s'en dégoûte, c'est ce qui demande une adresse bien rare*.

* Ce problème difficile a été résolu par M. l'abbé Gaultier, dans son Cours d'éducation publié en 1787.

DE L'ÉDUCATION DES PRINCES.

On doit considérer que le temps de la jeunesse est presque le seul où la vérité se présente aux princes; elle les fuit tout le reste de leur vie : tous ceux qui les environnent ne conspirent presque qu'à les tromper, parcequ'ils ont intérêt de leur plaire, et qu'ils savent qu'on n'y parvient pas en leur disant la vérité.

Il faut donc qu'une personne chargée de l'éducation d'un prince se représente souvent que cet enfant confié à ses soins approche d'une nuit où la vérité l'abandonnera, et de lui imprimer par avance dans l'esprit tout ce qui lui est plus nécessaire pour se conduire dans les ténebres que sa condition apporte avec soi par une espece de nécessité.

DES SPECTACLES EN GÉNÉRAL.

Il n'y a guere eu que ce siecle-ci où l'on ait entrepris de justifier la comédie, et de la faire passer pour un divertissement qui pouvoit s'allier avec la dévotion. La comédie, disent ses apologistes, est une représentation d'actions et de paroles : quel mal y a-t-il à cela? Mais le moyen de se défendre de toute illusion

à cet égard est de considérer la comédie, non dans une spéculation chimérique, mais dans la pratique commune et ordinaire dont nous sommes témoins. Il faut regarder quelle est la vie d'un comédien, quelle est la matiere et le but de nos comédies, quels effets elles produisent dans l'esprit de ceux qui les représentent ou qui les voient représenter, et examiner ensuite si tout cela a quelque rapport avec la vie, les sentiments d'un véritable chrétien.

DU DANGER DES SPECTACLES.

Tout ce qui est spectacle est passion; les sentiments ordinaires et modérés ne frapperoient pas: ainsi les sens ne sont pas seulement séduits par l'extérieur; mais l'ame y est attaquée pour tous les endroits où sa corruption est sensible.

DU JUGEMENT.

Former le jugement, c'est donner à un esprit le goût et le discernement du vrai; c'est le rendre délicat à reconnoître les faux raisonnements un peu cachés; c'est lui apprendre à ne pas se laisser éblouir par un vain éclat des paroles vuides de sens, à ne pas se payer de

mots ou de principes obscurs, à ne se satisfaire jamais qu'il n'ait pénétré jusqu'au fond des choses; c'est le rendre subtil à prendre le point dans les matieres embarrassées, et à discerner ceux qui s'en écartent.

DES PLAISIRS.

Il y a deux manieres de s'abandonner aux plaisirs, l'une brutale, l'autre philosophique; l'une toute sensuelle, l'autre raisonnable, quoique corrompue et déréglée.

La recherche des plaisirs, qui ne vient que des sens, emporte la raison, mais elle ne l'étouffe pas: elle est quelquefois assez éclairée pour voir la bassesse de ces plaisirs en même temps qu'elle s'y laisse emporter.

Cette passion brutale a plusieurs remedes dans la nature même: la satiété, qui accompagne la jouissance, produit souvent le dégoût; la vanité humaine nous en détache par le mépris qui est joint à cette sorte de vie; enfin l'intérêt, l'ambition, la philosophie, sont quelquefois capables de nous en détourner.

DES ROMANS.

Si l'on considere presque toutes les comé-

dies et les romans, on n'y trouvera guere autre chose que des passions vicieuses embellies et colorées d'un certain fard qui les rend agréables aux yeux du monde.

Que s'il n'est pas permis d'aimer les vices, peut-on prendre plaisir à ce qui a pour but de les rendre aimables?

DES VISITES.

La plupart des visites ne sont autre chose que des inventions de se décharger sur autrui du poids de soi-même, qu'on ne sauroit supporter.

Je ne sais d'où vient que les prédicateurs se corrigent si peu de la longueur de leurs sermons, et les causeurs de la longueur de leurs visites. N'est-ce point la vanité qui les trompe?

DE L'IMAGINATION.

Les personnes qui ont l'imagination vive grossissent les objets: elles prennent les saillies de leur imagination, ou les sentiments qu'elles ont de leurs dispositions, pour le fond de leur cœur. Ainsi, quelque sinceres qu'elles soient, elles se trompent souvent elles-mêmes: il n'y a que la connoissance du détail de leurs

actions qui puisse donner une véritable idée de leur caractere.

DE L'ENTRETIEN.

L'ENTRETIEN est utile pour se soulager et pour s'instruire : les pensées purement intérieures ne sont pas assez sensibles. Ceux dont les pensées sont vives n'ont besoin de s'entretenir que pour se délasser.

Quoique l'on se parle à soi-même, on parle mieux néanmoins en parlant à d'autres : l'obligation de se faire entendre fait faire un effort à l'esprit ; la présence d'un auditeur l'excite ; il agit plus vivement et plus agréablement. La présence d'un autre fournit des pensées ; elle les soutient.

L'esprit se forme plus par l'entretien que par toute autre chose : on oublie ce qu'on lit ; on ne le sait que quand on l'a dit.

DE L'AMOUR DE SOI-MÊME.

IL n'y a rien de si naturel à l'homme que le desir d'être aimé des autres, parcequ'il n'y a rien de si naturel que de s'aimer soi-même. Or on desire toujours que ce qu'on aime soit aimé des autres : la charité, qui aime Dieu,

desire que Dieu soit aimé de toutes les créatures ; et la cupidité, qui s'aime soi-même, desireroit que nous fussions l'objet de l'amour de tous les hommes.

Nous desirons d'être aimés pour nous aimer encore davantage. L'amour des autres envers nous fait que nous nous jugeons plus dignes d'amour, et que notre idée se présente à nous d'une maniere plus aimable : nous sommes bien aises qu'ils jugent de nous comme nous en jugeons nous-mêmes, parceque notre jugement, qui est toujours foible et timide quand il est tout seul, se rassure quand il se voit appuyé de celui d'autrui ; et ainsi il s'attache à soi-même avec d'autant plus de plaisir qu'il est moins troublé par la crainte de se tromper.

Mais l'amour des autres envers nous n'est pas seulement l'objet de notre vanité et la nourriture de notre amour-propre ; c'est aussi le lit de notre foiblesse. Notre ame est si languissante et si foible qu'elle ne sauroit se soutenir si elle n'est comme portée par l'approbation et l'amour des hommes.

SUR LES AMITIÉS EN GÉNÉRAL.

Il se glisse tant de recherches secretes dans les amitiés, que je n'oserois presque dire que

j'estime quelqu'un, dans la crainte que tout ce que je sens pour lui ne se réduise à m'aimer moi-même, n'y ayant rien de plus ordinaire que de n'aimer dans les autres que les sentiments favorables qu'ils ont pour nous. Il y a peu d'amitiés qui n'aient quelque chose de la cabale.

DES JUGEMENTS HASARDÉS.

La plupart des hommes reçoivent facilement des impressions sans chercher à les éclaircir. Comme il est plus commode de les supposer vraies que d'examiner si en effet elles le sont, l'amour-propre fait prendre ordinairement ce parti ; et il n'y a pour cela qu'à laisser agir les deux grands ressorts de la conduite des hommes, la paresse et la vanité.

La paresse nous éloigne du soin de nous informer exactement des choses ; la vanité, nous attachant à nos opinions, nous fait appréhender d'être obligés de nous en dédire.

C'est par-là que les impressions les plus fausses ne s'effacent point.

L'amour-propre ne laisse pas de trouver son compte en cet état : si on ne condamne pas les gens, on se croit aussi dispensé par-là de les justifier, de les défendre, de les approu-

ver; on affoiblit par ce doute les louanges qu'on leur donne; on obscurcit l'éclat de leurs vertus, et on les tient à son égard dans un état de rabaissement, en les considérant comme des personnes suspectes.

DES SOUPÇONS.

Il y a des gens qui n'osent s'éclaircir de leurs soupçons, de crainte de choquer ceux sur le compte desquels ils les ont conçus, en s'ouvrant à eux.

Mais il y a bien de l'apparence que l'amour-propre a plus de part dans cette réserve que la charité.

La charité n'est pas si timide, parcequ'elle ne suppose pas si facilement que ceux à qui l'on expose ses soupçons puissent s'en blesser: elle croiroit leur faire injure de leur attribuer une délicatesse aussi injuste que celle-là; elle sait même entrer dans ces éclaircissements d'une maniere si simple et si humble qu'il est presque impossible de s'en blesser.

DE L'EXPÉRIENCE.

Le grand écueil de tous les hommes, et surtout des jeunes gens, est de vouloir éprouver si ce qu'on leur présente comme dangereux

l'est réellement. Ils croient qu'ils jugeront mieux de tout par leur propre essai que par les lumieres d'autrui ou la simple défense de la foi.

SUR LA CHARITÉ.

La charité de ce monde n'est-elle pas souvent tellement couverte de cendres que si elle se conserve au-dedans elle ne jette au-dehors aucune chaleur? A combien de personnes est-elle souvent épineuse? et combien est-il souvent à craindre que ces épines ne nous blessent et ne nous fassent des plaies dangereuses?

Il n'y a donc pas quelquefois moins d'avantage à être séparé de ses amis que d'être en liaison avec eux, parcequ'il est difficile que ce commerce ne produise des diversités de sentiments, et qu'il n'y a presque personne entre les gens de bien qui sache se modérer quand il n'a pas les mêmes lumieres que les autres.

DE L'EMPLOI DU TEMPS.

Il ne faut pas s'imaginer qu'il faille tant de choses pour remplir et notre temps et notre esprit: il se nourrit, il se divertit même de tout quand il y est obligé; il n'y a que l'espérance de jouir de quelque chose de plus agréa-

ble qui le dégoûte de ce qu'il trouve en sa puissance.

L'ennui est une maladie inconnue à nos petites villes, parceque chacun y est pressé et entassé dans sa condition, et n'a pas moyen d'être mieux. Souvent on s'ennuie aussi parceque l'on ne sait ce que l'on a à faire.

SUR LES LANGUES.

En général on ne distingue pas assez les langues vivantes d'avec les langues mortes: dans celles-ci l'usage ne change plus; ainsi le mot qui n'est pas bon selon l'ancien usage ne peut le devenir; mais dans les autres, quelque fixées qu'elles semblent être, il est impossible qu'il n'arrive toujours quelque changement dans l'usage.

Il est donc avantageux pour enrichir les langues vivantes que des personnes judicieuses soient un peu hardies à se servir de nouveaux mots et de nouvelles phrases. Il y a bonheur et malheur; les uns passent et les autres ne passent pas. Il est certain que ces sortes de hardiesses conviennent sur-tout et méritent plus particulièrement d'être favorisées dans de grands ouvrages, dans les histoires, où l'on a besoin d'une grande variété

de mots et de phrases, pour éviter avec leur aide une trop grande ressemblance de manieres de s'exprimer, qui est au style ce que la monotonie est à la prononciation.

SUR LE LANGAGE, ET SUR QUELQUES EXPRESSIONS OUTRÉES.

Quoique le langage des hommes dépende d'une institution publique, parceque c'est le commun des hommes qui donne le sens aux mots, et qu'on est obligé de s'y conformer en parlant pour le public; néanmoins l'obligation de cette loi n'est pas si étroite que l'on ne s'en puisse souvent dispenser avec de certaines précautions. Les entretiens particuliers sont des sociétés particulieres qui ont leurs lois et leurs conventions à part: ainsi, sans avoir égard au sens public ou vulgaire de certains mots, on peut y donner des sens particuliers, pourvu que l'on en avertisse suffisamment. Quoique la signification publique d'un terme soit fort odieuse, on s'en peut néanmoins servir quelquefois en un sens qui n'enferme qu'une idée innocente; et c'est même une espece d'agrément dans le discours.

Par exemple le mot LIBERTINAGE a un sens *grammatical* et un sens *public;* selon le sens

public il signifie une disposition impie envers Dieu et envers la religion: un libertin est un homme qui a de mauvais sentiments sur la foi, qui a secoué le joug, qui s'est mis au-dessus des sentiments que le commun du monde a du bien et du mal.

Mais ce même mot, dans le sens grammatical, ne signifie qu'un simple excès de liberté en quoi que ce soit; et ce sens n'est pas fort extraordinaire: car un homme, par exemple, qui seroit ennemi des contraintes, dira sans se déshonorer qu'il est trop libertin pour s'assujettir à tant de choses, et il ne faut que le concours de quelques circonstances pour déterminer ce mot à ce sens.

DES ABUS DE LA PRÉVENTION.

Il faut se défier des maximes générales, parcequ'il y a peu de vérités générales: elles ont toutes leurs exceptions et leurs bornes, et l'on en peut faire des applications très fausses, parceque l'esprit, étant occupé de la vérité apparente de la maxime, examine souvent avec peu de soin les sujets où il l'applique.

Les maximes de la jurisprudence ne dispensent jamais de celles de la raison: ainsi ce qu'elle condamne comme injuste et déraison-

nable ne peut être justifié par aucun principe ni aucune maxime d'une autre science.

Il n'y a point de principe de raison plus évident que celui-là, Qu'il faut se rendre aux choses claires.

Il y a un devoir de conviction, de persuasion, parceque nous la devons à l'évidence; un devoir de doute, parcequ'il est contre la raison de ne pas douter des choses douteuses; et un devoir d'opinion, c'est-à-dire qu'il y a obligation de juger qu'une chose dont on nous apporte des preuves plus vraisemblables est en effet plus vraisemblable.

DE LA DÉLICATESSE ET DE LA FOIBLESSE DE L'ESPRIT.

On peut avoir l'esprit très juste, très raisonnable, très agréable, et très foible en même temps.

L'extrême délicatesse de l'esprit est une espece de foiblesse; on sent vivement les choses, et on succombe à ce sentiment si vif.

Il y a des gens qui sont douloureux partout.

DES DIFFÉRENTES SORTES D'ESPRIT.

Il y a des esprits qui n'ont que de la surface

sans fond; il y en a qui ont du fond sans surface; il y en a enfin chez lesquels ces deux avantages se trouvent réunis.

Les premiers trompent le monde et se trompent eux-mêmes.

Le monde se trompe dans les seconds, en ne les prenant pas pour ce qu'ils sont; mais ils ne se trompent pas eux-mêmes: il n'y a que les derniers qui ne trompent ni les autres ni eux-mêmes.

DES DIFFÉRENTS CARACTERES DE L'ESPRIT.

Il y a des gens propres à trouver des vérités; d'autres qui sont propres à trouver des images aux vérités, comme des comparaisons; d'autres qui sont propres à trouver des vérités aux images: ce sont trois caracteres différents d'esprit.

Le premier vient de la lumiere et de la subtilité de l'esprit;

Le second vient d'un feu d'esprit qui, concevant les choses vivement, trouve par cette vivacité même des comparaisons pour l'exprimer. « A qui, dit Jérémie, vous comparerai-je, « ô filles de Jérusalem? à qui dirai-je que vous « ressemblez? le débordement de vos maux « est semblable à la mer. »

Le troisieme ne vient ni de feu ni de subtilité d'esprit, mais d'une certaine agilité qui applique la même image à diverses idées de vérité qui sont dans l'esprit, et qui trouve ainsi facilement celle à qui elle convient.

DES DÉFAUTS DE L'ESPRIT.

C'EST un assez grand mal que de connoître les défauts de son esprit, de les sentir, et de ne pouvoir les corriger.

Il y en a qui sont sots si doucement qu'ils ne s'en apperçoivent pas du tout : leurs paroles et leur jugement sont toujours d'accord, et ils ne sentent jamais aucun reproche intérieur qui les avertisse de leurs défauts.

Les véritables gens d'esprit sont ceux qui n'en ont qu'un; mais qui est juste, qui conçoit facilement et assez promptement les choses pour les exprimer sur-le-champ d'une maniere agréable.

DE LA PHILOSOPHIE.

LA plus solide philosophie n'est que la science de l'ignorance des hommes : elle est bien plus propre à détromper ceux qui se flattent de leur science qu'à instruire ceux qui

desirent d'apprendre quelque chose de certain.

De quelque éloge qu'on releve celle de Descartes, il faut néanmoins reconnoître que ce qu'elle a de plus réel est qu'elle fait fort bien connoître que tous les gens qui ont passé leur vie à philosopher sur la nature n'avoient entretenu le monde et ne s'étoient entretenus eux-mêmes que de songes et de chimeres; mais, quand elle vient aux détails des corps et à l'explication de la machine, tout ce qu'elle nous propose se réduit à quelques suppositions probables et qui n'ont absolument rien de certain.

Aussi il y a des gens qui appellent cette philosophie le roman de la nature, parceque c'est un amas et un enchaînement de causes et d'effets probables, qui est comme l'histoire d'un monde imaginaire qui ne peut jamais exister.

DES PHILOSOPHES.

Les vérités deviennent des faussetés dans la bouche des philosophes, parcequ'ils les gâtent et les corrompent par la fausseté de la fin à laquelle ils rapportent toute leur vie. Il est juste de se défaire des embarras du monde et de penser à soi, pourvu que cela produise

quelque bien solide, et c'est pourquoi les chrétiens ont raison de le quitter; mais, pour n'être pas mieux tout seul qu'avec le monde, il vaut autant être avec le monde que tout seul.

DE L'ÉLOQUENCE.

Il y a deux sortes de beautés dans l'éloquence; l'une consiste dans les pensées belles et solides, mais extraordinaires et surprenantes: Lucain, Sénèque, et Tacite, sont remplis de ces sortes de beautés.

L'autre, au contraire, ne consiste nullement dans les pensées rares, mais dans un certain air naturel, dans une simplicité facile, élégante, et délicate, qui ne bande point l'esprit, qui ne lui présente que des images communes, mais vives et agréables, et qui sait si bien le suivre dans ses mouvements qu'elle ne manque jamais de lui proposer sur chaque sujet les parties dont il peut être touché, et d'exprimer toutes les passions et les mouvements que les choses qu'elle représente y doivent produire: cette beauté est celle de Térence et de Virgile, et l'on voit par-là qu'elle est encore plus difficile que l'autre, puisqu'il n'y a point d'auteurs dont on ait moins approché que de ces deux-là.

SUR LES PENSÉES DE M. PASCAL.

Il vient de paroître un livre qui est peut-être un des plus utiles que l'on puisse mettre entre les mains des princes; c'est le recueil des pensées de M. Pascal. Outre l'avantage qu'on en peut tirer pour les affermir dans la véritable religion, il y a de plus un air si grand, si élevé, et en même temps si simple, si éloigné d'affectation dans tout ce qu'il écrit, que rien n'est plus capable de leur donner le goût et l'idée d'une maniere noble et naturelle d'écrire et de parler.

Je ne dirai pas que tout soit également bon. Qu'on me permette donc d'exprimer ma pensée. J'y trouve un grand nombre de pierres assez bien taillées et capables d'orner un grand bâtiment; mais le reste ne m'a paru que des matériaux confus, sans que je visse l'usage que M. Pascal en vouloit faire.

Il y a même quelques sentiments qui ne me paroissent point tout-à-fait exacts, et qui ressemblent à des pensées hasardées, que l'on écrit seulement pour les examiner avec plus de soin.

Ses réflexions sur LES PRINCIPES NATURELS me paroissent trop générales. Nous nous ai-

mons naturellement, c'est-à-dire notre corps, notre ame, notre être; nous aimons tout ce qui est naturellement joint à ces premiers objets de notre amour, comme le plaisir, la vie, l'estime, la grandeur; nous haïssons tout ce qui y est contraire, comme la douleur, la mort, l'infamie: la bizarrerie des coutumes n'a lieu que dans les choses qui ne sont pas naturellement liées avec ces premiers objets de nos affections.

M. Pascal suppose que l'ennui vient de ce que l'on se voit, de ce que l'on pense à soi; et que le divertissement consiste en ce qui nous ôte cette pensée: cela est peut-être plus subtil que solide.

Mille personnes s'ennuient sans penser à eux; ils s'ennuient non de ce qu'ils pensent, mais de ce qu'ils ne pensent pas assez.

Le plaisir de l'ame consiste à penser, et à penser vivement et agréablement; elle s'ennuie sitôt qu'elle n'a plus que des pensées languissantes, ce qui lui arrive dans la solitude, parcequ'elle n'y est pas si fortement remuée: c'est pourquoi ceux qui sont bien occupés d'eux-mêmes peuvent s'attrister, mais ne s'ennuient pas.

La tristesse et l'ennui sont des mouvements différents: l'ennui cherche le divertissement,

la tristesse le fuit : l'ennui vient de la privation du plaisir et de la langueur de l'ame qui ne pense pas assez ; la tristesse vient des pensées vives, mais affligeantes. M. Pascal confond tout cela.

Je pourrois faire encore plusieurs objections sur ces Pensées, qui me semblent quelquefois un peu trop dogmatiques, et qui incommodent ainsi mon amour-propre, qui n'aime pas à être régenté si fièrement.

SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE DE BOSSUET.

Il y a dans ce livre tant d'esprit, de solidité, d'élévation, de grandeur, de génie, de lumieres sur le fond de la religion, qu'on doit avoir honte de ne l'avoir pas lu et relu plusieurs fois.

Quel ouvrage peut nous donner une idée plus haute de la divinité que celui qui fait voir d'une maniere si noble et si profonde que depuis la chûte de l'homme tout ne subsiste que pour Jésus-Christ et par Jésus-Christ ; que tout sert à relever sa gloire et sa grandeur ; que tous les siecles qui l'ont précédé n'ont servi qu'à préparer sa venue, à marquer le besoin que les hommes ont de lui, à prouver la religion qu'il devoit établir ; que tous ceux qui l'ont suivi ne servent qu'à relever sa misé-

ricorde et sa puissance; qu'il n'y aura que la seule grandeur de Jésus-Christ tout entiere, c'est-à-dire du chef et des membres, qui subsistera éternellement; et que tout le reste sera détruit et abymé dans l'extrémité de la misere et de la bassesse!

Tout ce que l'on peut accorder aux vapeurs, aux langueurs, et autres prétextes dont un sexe frivole ne manque jamais pour échapper aux lectures sérieuses, est de passer légèrement sur les premiere et troisieme parties de cet ouvrage, dont l'une contient un abrégé rapide de l'histoire de cinq mille ans, très noblement écrit, et l'autre des réflexions judicieuses sur l'accroissement et la décadence des empires; mais la seconde partie, qui est la principale, mérite sans doute que celles qui sont capables d'en profiter fassent céder le divertissement à l'utilité, et qu'elles s'accoutument à chercher leur divertissement dans la vue de ces grands objets qui fournissent à l'ame une nourriture forte et solide.

SUR LES ESSAIS DE MONTAIGNE.

Montaigne me représente un homme qui, après avoir promené son esprit sur toutes les choses du monde pour juger ce qu'il y a en elles de bien et de mal, a eu assez de

lumieres pour en reconnoître la sottise et la vanité.

Il a très bien découvert le néant de la grandeur et l'inutilité des sciences; mais, comme il ne connoissoit guere d'autre vie que celle-ci, il a conclu qu'il n'y avoit donc rien à faire qu'à tâcher de passer agréablement le petit espace qui nous est donné.

DE LA PUISSANCE, ET DU GOUVERNEMENT.

Tous les écrits de saint Paul, et l'Ecriture elle-même, tendent à prouver que la grandeur est une participation de la puissance de Dieu sur les hommes, qu'il communique aux uns pour le bien des autres; que c'est un ministere qu'il leur confie, et qu'il n'y a rien de plus réel et de plus juste que la grandeur dans ceux à qui il la communique véritablement et qui n'en sont pas usurpateurs.

C'est par cette doctrine qu'il est facile de comprendre qu'encore que la royauté et les autres formes de gouvernement viennent originairement du choix et du consentement des peuples, néanmoins l'autorité des rois ne vient pas du peuple, mais de Dieu seul: car Dieu a bien donné au peuple le pouvoir de se choisir un gouvernement; mais, comme le choix de

ceux qui élisent l'évêque n'est pas ce qui fait l'évêque, aussi ce n'est point le seul consentement des peuples qui fait les rois; c'est la communication que Dieu leur fait de la royauté et de la puissance qui les établit rois légitimes, et qui leur donne un droit véritable sur leurs sujets. Et c'est pourquoi l'apôtre n'appelle point les princes MINISTRES DU PEUPLE, mais bien MINISTRES DE DIEU, parcequ'ils ne tiennent leur puissance que de Dieu seul.

Et de là on peut tirer cette conséquence, très avantageuse pour les monarchies successives, c'est qu'encore que l'établissement de cette sorte de gouvernement ait dépendu du peuple dans son origine, par le choix qu'il a fait d'une certaine famille, et par l'institution de l'ordre pour la succession du royaume, néanmoins, cet ordre étant une fois établi, il n'est pas en la liberté du peuple de le changer: car l'autorité de faire des lois ne réside plus dans le peuple, qui s'en est dépouillé, et qui a eu raison de s'en dépouiller, n'y ayant rien de plus avantageux pour son propre bien; mais elle réside dans le roi, à qui Dieu communique sa puissance pour le régir.

Et ainsi, comme dans un état successif les rois ne peuvent mourir, les peuples, n'étant jamais sans rois, ils ne sont jamais en état de

faire de nouvelles lois pour changer l'ordre de la succession, et ils n'ont jamais d'autorité légitime pour le faire, puisqu'elle réside toujours en celui à qui Dieu la communique selon l'ordre auquel les peuples se sont volontairement assujettis.

Il est évident par le même principe qu'il n'est jamais permis à personne de se soulever contre son souverain, ni de s'engager dans une guerre civile; car la guerre ne peut se faire sans une autorité souveraine, puisqu'on y fait mourir les hommes, ce qui suppose un droit de vie et de mort: or ce droit, dans un état monarchique, n'appartient qu'au roi seul et à ceux qui l'exercent sous son autorité; ainsi ceux qui se révoltent contre lui, ne l'ayant point, commettent autant d'homicides qu'ils font périr d'hommes par la guerre civile, puisqu'ils les font mourir sans pouvoir et contre l'ordre de Dieu.

C'est en vain qu'on prétendroit les justifier par les désordres de l'état auxquels ils font semblant de vouloir remédier.

Il n'y a point de désordre qui puisse donner droit à des sujets de tirer l'épée, et ils ne peuvent s'en servir que par la volonté de celui qui la porte par l'ordre de Dieu.

DES DÉCLARATIONS DE GUERRE.

La déclaration de guerre est un arrêt de mort prononcé par un prince contre les autres sujets d'un autre prince qui s'opposent à l'exécution des volontés de celui qui déclare la guerre.

Les soldats sont les exécuteurs de cet arrêt: ce sont d'illustres bourreaux envoyés par le prince.

Ils exécutent l'arrêt de mort porté contre ceux qu'ils appellent leurs ennemis.

Il suffit pour être innocent de leur mort que l'arrêt soit donné par une puissance légitime, et qu'il ne soit pas notoirement injuste.

Ils ont alors le droit de vie et de mort entre leurs mains, et ceux qu'ils tuent sont justement tués, non par l'ordre particulier du prince qui les a condamnés, mais par l'ordre général du monde, qui est une partie de la loi de Dieu qui donne pouvoir de tuer à tous les soldats qui suivent un prince légitime dans une guerre douteuse.

Ceux qui sont tués ne peuvent se plaindre, parcequ'ils méritent la mort (1), et qu'il est

(1) Tome VI, page 219, édition in-18 de 1725.

juste que des gens qui méritent la mort soient tués, pour conserver l'ordre du monde et la police générale des états, qui, étant un plus grand bien que celui des particuliers, peut servir de motif à Dieu pour faire avancer la mort à des personnes qu'il y a déja condamnées par leur naissance.

Ce n'est donc pas en conséquence du jugement du prince qui entreprend la guerre, que l'on suppose n'être que probablement juste, que les soldats tuent justement; mais c'est en conséquence de la loi des états absolument nécessaire pour les conserver, qui permet aux soldats de tuer ceux qui s'opposent à leur prince lorsqu'il n'a pas visiblement tort: or cette loi n'est pas probable, mais certaine.

Ainsi les soldats, en l'exécutant, suivent une lumiere certaine.

DE LA CONNOISSANCE DE SOI-MÊME.

L'HOMME veut se voir, parcequ'il est vain.

Il évite de se voir, parcequ'étant vain, il ne peut souffrir la vue de ses défauts et de ses miseres.

Pour accorder ces desirs opposés, il a recours à un artifice digne de sa vanité, par lequel il trouve le moyen de les contenter tous

deux en même temps; c'est de couvrir d'un voile tous ses défauts, de les effacer en quelque sorte de l'image qu'il se forme de lui-même, et de n'y laisser que les qualités qui peuvent le relever à ses propres yeux.

S'il ne les a pas effectivement, il se les donne par son imagination; et s'il ne les trouve dans son propre être, il les va chercher dans les opinions des hommes, ou dans les choses extérieures qu'il attache à son idée, comme si elles en faisoient partie; et par le moyen de cette illusion, il est toujours absent de lui-même et présent à lui-même; il se regarde continuellement et il ne se voit jamais véritablement, parcequ'il ne voit au lieu de lui-même que le vain fantôme qu'il s'en est formé.

Quand un Caraïbe, par exemple, se représente à lui-même, il ne voit qu'un certain spectre semblable à l'image qu'il a vue lui-même dans l'eau; et se regardant comme adroit à tirer l'arc, à pêcher, comme maître d'une certaine cabane, comme ayant tué tels ou tels ennemis, comme mari d'une telle femme, il s'occupe tout entier de ses idées et des objets extérieurs qui les renouvellent, et passe ainsi toute sa vie sans faire réflexion sur cette partie de son être qui pense et qui

raisonne, sans songer à ce qu'elle est, d'où elle vient, ni ce qu'elle deviendra.

Et il ne faut pas s'imaginer que l'orgueil du reste des hommes agisse d'une autre sorte que celui de ces misérables peuples. Ils ordonnent seulement un peu mieux cette image qui est l'objet de leur amour.

Un capitaine, en se regardant soi-même, voit un fantôme à cheval qui commande à des soldats.

Un prince voit un homme richement vêtu qu'on regarde avec respect et qui se fait obéir par le plus grand nombre.

Un magistrat voit un homme revêtu des ornements de sa dignité, révéré des autres hommes, parcequ'il peut les obliger ou leur nuire.

Une femme se représente une idole qui charme par sa beauté ceux qui la voient.

Un avare se considere au milieu de ses trésors.

Un ambitieux se représente entouré de gens qui s'abaissent sous sa grandeur. Et ainsi chacun n'a pour but dans toutes ses actions, dont l'amour-propre est le principe, que d'attacher toujours à l'idée qu'il a de lui-même de nouveaux ornements et de nouveaux titres.

DU MOI.

IDÉE QUE LES HOMMES ATTACHENT A CE MOT.

Il y a chez les hommes une idée plus spirituelle de SOI-MÊME dont il importe de faire connoître les développements. C'est lorsqu'en ne concevant distinctement aucunes qualités, ni bonnes ni mauvaises, on conçoit seulement ce qu'on exprime par le mot de MOI; et ce MOI conçu en cette maniere nous cache de même tous nos défauts, et suffit pour attirer notre amour. La vue secrete que nous en avons se glisse par-tout; on y rapporte tout. C'est le principe de la plupart des plaisirs que l'on ressent; et quoique si on venoit à développer ce que renferme ce MOI, on n'y trouvât rien d'aimable, et qu'il n'y eût peut-être rien qui ne donnât de l'horreur, on l'aime pourtant sous cette idée confuse du MOI.

D'où pensez-vous que vient cet ennui qui accable ceux qui ont occupé de grandes places, quand on les réduit à vivre en repos dans leur maison ? Ce n'est pas seulement de ce qu'ils s'y voient trop, et que la vue de leurs miseres et de leurs défauts les y vient troubler. Peut-être que c'est une des causes

de leur chagrin, mais ce n'est pas la seule. C'est aussi parcequ'ils ne se voient pas assez, et qu'il y a moins de choses qui renouvellent l'idée de leur MOI.

Cette idée faisoit leur plaisir pendant leur fortune, et l'absence de ce plaisir fait leur chagrin pendant ce qu'ils appellent leur disgrace.

On a beau s'occuper de soi-même dans la solitude, les images que l'on s'en forme sont infiniment plus sombres que celles qui sont aidées par les objets extérieurs. Les gens qui occupent de grandes places sont avertis par tous ceux qui s'adressent à eux qu'ils sont puissants, qu'ils peuvent nuire ou servir. Mille choses excitent vivement en eux l'idée de leur MOI et la mettent devant leurs yeux avec les qualités agréables de GRAND, de PUISSANT, de RESPECTABLE.

C'est ce que l'amour-propre avoue franchement, lorsqu'il ne se déguise pas et qu'il découvre naïvement ce qui lui plaît dans les occupations pénibles dont il charge les hommes. Il n'y en a guere, par exemple, de plus laborieuses que celles de ceux qui parlent en public; comme les avocats, ils sont obligés de se charger la tête de mille affaires désagréables, de s'appliquer à chercher des pensées et des expressions pour remplir leurs dis-

cours, d'épuiser les forces de leur esprit sur des matieres qu'ils seront bien aises d'oublier aussitôt après qu'ils se seront acquittés de leur ministere.

Cependant, parcequ'il y a bien des choses dans cette profession qui renouvellent l'idée de soi-même, ceux qui l'exercent avec honneur croient être les plus heureux des hommes. Il n'y a qu'à entendre à ce sujet un des plus anciens orateurs (Quintilien) pour juger des sentiments qui animent tous les autres.

« Qu'y a-t-il de plus doux à un honnête « homme né pour les plaisirs honnêtes que de « voir sa maison toujours pleine de gens, et « de savoir qu'ils ne lui rendent pas ces de- « voirs à cause de ses richesses, ni par l espé- « rance d'être ses héritiers, ni à cause de « quelque charge qu'il exerce, mais à cause « de lui-même? Y a-t-il rien dans les richesses « et dans la grandeur qui puisse donner un « plaisir égal à celui qu'il ressent, quand il « voit des personnes considérables par leur « âge et dont le crédit s'étend par toute la « terre, confesser, dans l'abondance des ri- « chesses dont ils jouissent, qu'ils n'ont pas « le premier et le plus grand de tous les avan- « tages du monde, celui que possede un ora-

« teur? Que dirai-je de cette foule de gens qui « se présentent pour l'accompagner, ou qui « vont au-devant de lui; de l'éclat avec lequel « il paroît en public; du respect qu'on lui rend « dans les jugements; de la joie qu'il ressent « lorsque s'étant élevé pour parler seul au mi- « lieu d'une foule de gens qui l'écoutent en si- « lence, il voit les yeux de tous les auditeurs « tournés sur lui, que le peuple se presse pour « l'entendre, et qu'il grave dans tous les es- « prits les mêmes impressions qu'il lui plaît « de faire paroître en lui? »

Voilà ce qui faisoit supporter à ce Romain les fatigues et les dégoûts de cette profession; et si tous ceux qui sont dans les autres emplois pénibles ou dangereux parloient aussi simplement que lui, ils nous diroient de même que tout ce qui leur plaît se réduit à cette idée de leur MOI honoré et respecté par les autres.

DES MOYENS ET DES DIFFICULTÉS DE SE CONNOÎTRE.

Nous sommes tous à l'égard des uns et des autres comme cet homme qui sert de modele aux éleves dans les académies de peinture.

Chacun de ceux qui nous environnent se

forme un portrait de nous, et les différents aspects sous lesquels on considere nos actions, donnent lieu d'en former une diversité presque infinie.

La principale distinction des grands et des petits, de ceux qui ont de la réputation, de ceux qui n'en ont pas, c'est qu'il y a plus de gens qui font le portrait des uns que des autres. Que de gens, par exemple, font le portrait d'un prince! Tout son royaume; les pays étrangers sont pour lui une académie de peintres dont il est le modele. Ceux qui sont le plus éloignés ne le représentent que par les traits les plus grossiers. Ceux qui en sont plus près en font des portraits plus vifs et plus ressemblants.

Un homme obscur, au contraire, qui vit dans sa famille, n'est peint que par le petit nombre de ceux qui le connoissent, et les portraits qu'on fait de lui ne sortent guere hors de l'enceinte de sa petite ville.

Que l'on choisisse le plus grand homme du monde et qu'on lui donne un esprit assez étendu pour contempler tout à la fois cette variété de jugements qu'on porte sur lui et pour jouir pleinement de tout le spectacle des pensées et des mouvements qu'il excite dans les autres. Il n'y a point de vanité qui

puisse subsister à cette vue. Pour un petit nombre de jugements avantageux, trop souvent dictés par la flatterie, il en verroit une infinité qui lui déplairoient. Il verroit que les défauts qu'il se dissimule, ou qu'il ne connoît point, sautent aux yeux de la plupart des gens; que souvent ils ne s'entretiennent d'autre chose, et qu'on ne le regarde que par cet endroit. Il verroit que le monde est très peu touché de toutes ces belles qualités dont il se flatte; que les uns ne les voient seulement pas, les autres les regardent avec froideur: que de tout cela il se forme un portrait qui n'est propre qu'à faire mourir son orgueil.

Que diroit-on d'un homme qui voyant tous les jours son image dans un miroir ne s'y reconnoîtroit jamais ? ne l'accuseroit-on pas d'une stupidité peu différente de la folie? C'est néanmoins ce que font tous les hommes, et c'est même l'unique secret qu'ils ont trouvé pour se rendre heureux. Ils voient à tous moments l'image de leurs propres défauts dans ceux des autres, et ils ne les y veulent jamais reconnoître.

Etre plein de miseres et ne les point voir, ignorer ses défauts lorsque personne ne les ignore, être l'objet constant des railleries

d'une foule de gens et n'en vouloir rien savoir, se repaître de vaines chimeres, sans vouloir en reconnoître la futilité, c'est un état qui ne semble pas fort desirable ; et c'est néanmoins ce qui fait la félicité des gens, et principalement des grands.

SUR CE PRÉCEPTE : CONNOIS-TOI TOI-MÊME.

Le monde est plein de gens qui remarquent les défauts des autres avec un discernement admirable, qui ne leur pardonnent rien, et qui étant sujets eux-mêmes à de plus grands défauts qu'eux, n'y font pas la moindre réflexion.

Les personnes les plus vaines ne laissent pas de se moquer de la vanité des autres. Les plus aigres font des leçons de douceur. Les plus prévenus s'élevent contre les préventions. Il est bien difficile qu'on n'ait pas envie d'avertir ces sortes de gens qu'ils feroient bien de se dire à eux-mêmes ce qu'ils disent des autres, et de se connoître dans les portraits qu'ils en font. *Nosce te ipsum.*

Quand on voit ces ambitieux qui entassent entreprises sur entreprises, qui forment des desseins auxquels plusieurs vies ne suffiroient pas, qui troublent par leurs caprices

le repos des humains, qui ne pensent jamais à la mort qui les menace à tout moment, qui s'imaginent que les autres hommes ne vivent que pour eux : qui est-ce qui ne se sent pas porté à les rappeler à la connoissance de leur condition fragile, mortelle, et à les faire souvenir qu'ils sont hommes ?

DE LA FOIBLESSE HUMAINE.

L'homme est si foible et si vain, qu'il est également porté à l'orgueil et par la vue des vertus qu'il croit posséder, et par celle des autres défauts qu'il remarque dans les autres.

Par l'une il s'éleve au-dessus d'eux ; par l'autre il les rabaisse au-dessous de soi. Mais la connoissance de soi-même le préserve de l'une et de l'autre ; et en lui mettant ses propres défauts devant les yeux, elle étouffe d'une part les complaisances qu'il pouvoit avoir dans ses vertus, et elle le rend de l'autre plus indulgent sur les défauts d'autrui. Ainsi elle le tient au moins au niveau des autres hommes ; elle lui apprend à les supporter comme il veut être supporté d'eux ; et elle fait ainsi en quelque maniere un bon usage de l'amour-propre.

Il est aussi facile de comprendre que l'oubli

de soi-même produit la dureté, et que, par un effet contraire, la connoissance de soi-même produit la pitié. Car il y a dans les sentiments de compassion que nous avons pour les autres quelque réflexion secrete sur nous-mêmes, par laquelle nous nous regardons ou comme ayant souffert les mêmes maux, ou comme les pouvant souffrir.

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Et c'est ce qui fait que ces gens qui se croient au-dessus de tout et qui s'imaginent que les maux dont les autres sont affligés ne sauroient venir jusqu'à eux, sont d'ordinaire impitoyables, parcequ'ils ne font pas sur eux-mêmes ces sortes de réflexions qui attendrissent le cœur à la vue des maux d'autrui.

DE LA CIVILITÉ.

La civilité nous gagne ; l'incivilité nous choque. Mais l'une nous gagne et l'autre nous blesse, parceque nous sommes hommes, c'est-à-dire tous vains et injustes.

Il y a très peu de civilités sinceres et désintéressées. Toutes celles qu'on nous rend nous engagent à des servitudes fâcheuses. Car le monde ne donne rien pour rien.

C'est un commerce, une espece de trafic qui a pour juge l'amour-propre; et ce juge oblige à une égalité réciproque de devoirs, et autorise les plaintes que l'on forme contre ceux qui y manquent.

DE LA PRUDENCE DANS LE CHOIX D'UN ÉTAT.

La prudence dépend tellement de la connoissance de soi-même qu'on ne commet guere de fautes en ce genre que parcequ'on ne se connoit pas assez. Car la plupart des entreprises mal concertées et des desseins téméraires viennent de la présomption de ceux qui les forment; et cette présomption vient de l'aveuglement où ils sont à l'égard d'eux-mêmes.

Il n'y a rien de plus ordinaire que ces imprudences dans les actions particulieres, et elles naissent toutes le plus souvent de la principale action de la vie, qui est le choix de l'état et l'emploi où chacun le doit passer.

Il n'y a point de personne si disgraciée de la nature qui ne pût trouver dans l'ordre du monde une place proportionnée aux forces de son esprit et de son corps, s'il en avoit une connoissance bien précise.

Qu'on fasse réflexion sur ceux qui remplissent les charges et les emplois du monde et sur le lieu qu'ils occupent ; et l'on trouvera que presque personne n'est bien placé. Combien y a-t-il de gens qui n'ayant que des bras et point de tête, choisissent des emplois qui auroient besoin de tête et non de bras! combien y en a-t-il qui acceptent du souverain et qui s'engagent dans des ministeres qui sont au-dessus de leurs lumieres, de leurs forces, et de leur vertu! et combien peu s'en retirent par la connoissance ou la conviction de leur incapacité!

Chacun se croit capable de tout, et ne borne ses prétentions que par l'impuissance où il se trouve de s'élever plus haut.

DES AVERTISSEMENTS.

Dans le commerce de la vie, et parmi nos amis les plus intimes, il faut toujours supposer que les AVERTISSEMENTS qu'ils nous donnent sont une langue particuliere, qu'on ne s'y exprime qu'à demi; que ce ne sont que réticences perpétuelles, et qu'à moins d'y suppléer et d'entendre à demi mot, on est trompé par ceux même qui s'efforcent de nous détromper.

Si l'on avoit autant de subtilité et de finesse pour ce qui regarde son véritable bien qu'on en a d'ordinaire pour ses interêts, on ne découvriroit pas seulement la vérité au travers des petits nuages dont l'honnêteté et la prudence se servent pour l'adoucir et la tempérer, mais on sauroit même la discerner dans l'obscurité du mensonge et le silence.

DE L'ORIGINE DES ASSOCIATIONS POLITIQUES.

On ne comprend pas d'abord comment il s'est pu former des sociétés, des républiques, des royaumes, de cette multitude de gens pleins de passions si contraires à l'union, et qui ne tendent qu'à se détruire les uns et les autres. Mais l'amour-propre, qui est la cause de cette guerre, trouvera bien le moyen de les faire vivre en paix.

Il aime la domination, mais il aime encore plus la vie, les commodités et les aises de la vie que la domination. Il voit clairement que les autres ne sont nullement disposés à se laisser dominer, et sont plutôt prêts à lui ravir les biens qu'il chérit.

Chacun se voit donc dans l'impuissance de réussir par la force dans les desseins que son ambition lui suggere, et appréhende même

justement de perdre par la violence les autres biens qu'il possede.

C'est ce qui l'oblige d'abord à se réduire au soin de sa propre conservation; et l'on ne trouve pas d'autre moyen pour cela que de s'unir avec d'autres hommes pour repousser par la force ceux qui entreprendroient de nous ravir la vie ou les biens.

Pour affermir cette union on fait des lois et on ordonne des châtiments contre ceux qui les violent.

Ainsi par le moyen des roues et des gibets qu'on établit en commun, on réprime les pensées et les desseins tyranniques de l'amour-propre de chaque individu.

La crainte de la mort est donc le premier lien de la société civile et le premier frein de l'amour-propre.

Les hommes ainsi réduits et soumis à l'action des lois n'ont plus d'autre refuge que dans l'artifice ou dans l'amour-propre de celui qui gouverne, et dont ils ont beso n.

Les uns tâchent de se rendre utiles à ses intérêts; les autres emploient la flatterie pour le gagner : on donne pour obtenir. C'est la source et le fondement de tout le commerce qui se pratique entre les hommes, et qui se diversifie en mille manieres; car on ne fait

pas seulement le trafic de marchandises, mais on fait aussi trafic de travaux, de services, d'assiduités, de complaisances, de civilités, et on échange tout cela, ou contre des choses de même nature, ou contre des biens plus réels, comme quand, par de vaines complaisances, on obtient des commodités effectives.

Chacun pense donc d'abord à occuper les premieres places de la société où il est; et si l'on s'en voit exclu, on pense a celles qui suivent : en un mot on s'éleve le plus qu'on peut, et on ne s'humilie que par contrainte.

Dans tout état, dans toute condition, on tâche toujours d'acquérir une sorte de prééminence, d'autorité, d'intendance, de considération, de jurisdiction, et d'étendre son pouvoir autant qu'on le peut.

Les princes font la guerre à leurs voisins pour étendre les limites de leur empire. Les officiers des divers corps de l'état entreprennent les uns sur les autres. On tâche de se supplanter et de se rabaisser réciproquement dans tous les emplois et dans tous les ministeres; et si les guerres que l'on s'y fait ne sont pas aussi sanglantes que celles des princes, ce n'est pas que les passions n'y soient aussi vives et aussi aigres, mais c'est pour l'ordi-

naire que l'on craint les peines dont les lois menacent ceux qui ont recours à des moyens violents.

DES ROIS.

Etre roi proprement c'est avoir des sujets et n'avoir point d'amis. Etre roi, c'est avoir des personnes qui suivent nos sentiments, et n'en avoir point qui nous disent les leurs avec liberté.

On parvient à cette royauté en deux manieres, ou en obligeant ses amis d'agir et de parler en sujets et en supprimant leurs sentiments; ou en ne choisissant pour amis que des sujets, c'est-à-dire que des personnes qu'une longue soumission ait accoutumées à n'avoir pas d'autres sentiments que les nôtres.

DE LA FLATTERIE.

On altere la vérité par le mensonge des flatteries; on la cache par le silence.

Mais il ne tient le plus souvent qu'à nous de la distinguer dans l'un et dans l'autre. Car il y a toujours quelque chose de vrai dans la flatterie même, et le silence a aussi son

langage. S. Jérôme a dit quelque part à cette occasion : *silentium loquens*, UN SILENCE PARLANT.

Pour comprendre ce qu'il peut y avoir de vrai dans la flatterie, il n'y a qu'à distinguer le sens précis des expressions d'avec les pensées qu'elles nous donnent lieu de lire dans l'esprit de ceux qui s'en servent. Il n'y a point de vérité dans le sens précis des expressions des flatteurs, puisque nous prenons ici le terme de flatterie pour une fausse louange. Ainsi ceux à qui on donne des louanges n'en doivent pas conclure ni qu'ils aient effectivement ces qualités qu'on leur attribue, ni qu'il y ait des gens qui le croient; mais seulement que ces qualités sont louables en elles-mêmes, et qu'il seroit à souhaiter qu'ils les eussent : c'est-à-dire qu'ils peuvent apprendre par-là, non ce qu'ils sont, mais ce qu'ils devroient être.

C'est la réflexion que fait un pere de l'église sur la louange que Cicéron donne à César de N'OUBLIER rien que les injures, NIHIL OBLIVISCI NISI INJURIAS. « *Dicebat hoc*, dit-il, *tam magnus laudator aut tam magnus adulator : sed si laudator talem Cæsarem noverat ; si autem adulator, talem esse de-*

here ostendebat principem civitatis, qualem illum fallaciter prædicabat. (1)

Non seulement le flatteur ne croit pas ce qu'il dit, mais il suppose de plus que celui qu'il flatte est assez dupe pour se laisser tromper par ses flatteries et pour les prendre pour des louanges sinceres. Enfin comme c'est par intérêt et non par inclination qu'on se porte à la flatterie, et que l'on s'en sert seulement comme d'un moyen pour obtenir des grands ce qu'on prétend d'eux, il faut que les flatteurs jugent encore que ceux à qui ils donnent ces fausses louanges sont assez amoureux d'eux-mêmes pour se laisser gagner par cette tromperie; de sorte que si tout ce qui est dans l'esprit d'un flatteur étoit développé et exprimé, on pourroit le réduire à cet étrange compliment :

« Ne vous imaginez pas, monsieur, que je

---

(1) « Ce que Cicéron disoit à César, observe S. Augustin, « étoit une grande louange ou une grande « flatterie : si c'étoit une louange, il falloit qu'il « crût que César étoit tel en effet; et si c'étoit une « flatterie, il montroit par-là que celui qui com- « mande à un état doit avoir les qualités qu'il attri- « buoit faussement à César. » (S. Augustin, Ep. 138, n. 16).

« croie rien de ces louanges que ma bouche « vient de prononcer ; j'ai pour vous tout le « mépris que vous méritez : mais comme je « sais que vous êtes assez vain pour croire « qu'on ait dans le cœur les sentiments d'es- « time que je vous témoigne, et que votre ex- « trême amour-propre pourra vous disposer « par-là à m'accorder les graces que j'ambi- « tionne, j'ai cru, pour les obtenir, devoir em- « ployer un moyen qui devroit au contraire « m'en priver. »

Voilà ce que les grands pourroient voir dans l'esprit de la plupart des gens qui les louent, s'ils savoient joindre aux expressions de ces flatteurs ce qu'ils pourroient connoître de leurs pensées. Mais comme cela les incommoderoit, ils aiment mieux n'être pas si pénétrants et s'arrêter à l'écorce des paroles.

Le langage du silence consiste dans les pensées. Le silence même fait voir l'esprit de ceux qui se taisent par certaines considérations. Par exemple, quand on évite de parler d'un certain défaut devant les grands, cela prouve qu'on les y croit sujets, et qu'on a peur qu'ils ne prennent pour eux ce qu'on en diroit.

DU POSSIBLE ET DE L'IMPOSSIBLE.

Il semble que l'ignorance où les hommes sont de la puissance de la nature leur ôte tout droit de définir ce qui est possible ou impossible, puisque pour le faire il faut savoir toute l'étendue des causes et tous les ressorts qui composent les machines des corps.

Combien y a-t-il de choses qui nous eussent paru impossibles si l'expérience ne nous avoit fait voir qu'elles ne le sont pas.

Qui eût dit qu'avec un peu de poudre on feroit sauter des montagnes ? qu'en frottant une aiguille à une pierre, elle acquerroit la propriété de se tourner toujours vers le pole? que de raisons on auroit trouvées pour montrer que cela étoit impossible !

Qui n'auroit jamais vu l'opération que les chimistes appellent précipitation, ne regarderoit-il pas comme impossible la promesse que feroit un chimiste de séparer en un instant toutes les parties du corail, des perles, ou de l'or, répandues dans une quantité d'eau et liées avec toutes les parties de cette eau ? de quel agent, diroit-il, pourroit-on se servir? mais, nonobstant toutes ces belles raisons, une goutte d'une certaine matiere en fera l'effet.

Qui sait même s'il n'y a point dans la nature quelque liqueur capable de faire précipiter toutes les humeurs étrangeres qui changent le corps? La nature peut bien former un foie, une ratte, un poumon dans le ventre des meres, de je ne sais quelle matiere, pourquoi ne pourra-t-elle pas, avec une autre matiere, réformer ce qu'il y a de gâté dans ce foie, dans cette ratte, dans ce poumon?

Il n'y a point, dit-on, d'agent dans la nature capable d'opérer cet effet; mais dans toutes les causes uniques on croyoit de même qu'il n'y en eut point avant qu'on les eût trouvées.

DU BONHEUR EN GÉNÉRAL.

Le bonheur ne nous est guere sensible en cette vie que par la délivrance du mal. Nous n'avons pas de biens réels et positifs.

Heureux celui qui voit le jour! dit un aveugle; mais un homme qui voit clair ne le dit plus.

Heureux celui qui est sain! dit un malade; quand il est sain il ne sent plus le bonheur de la santé.

DU RAPPROCHEMENT DES OBJETS.

Il n'y a que la charité qui nous puisse faire entendre l'écriture, parcequ'il n'y a qu'elle qui puisse nous donner les mouvements exprimés par l'écriture, sans lesquels on n'y voit rien que de confus, d'obscur, et de mort.

C'est l'amour qui anime nos pensées et qui les approche de nous. Un palais vu de loin est comme une masse confuse; mais en s'en approchant on distingue les objets, on apperçoit des colonnes, des ordres d'architecture.

Quand nous voyons les choses sans amour, on ne les voit que de loin.

DE L'OPINION DU VULGAIRE SUR LES PLAISIRS.

La vanité est un assaisonnement général qui rend agréables la plupart des choses; et qui auroit ôté cette vue des jugements des hommes, dont elle nourrit leur amour-propre, on trouveroit qu'elles seroient sans goût, ou du moins incapables d'être recherchées avec tant d'ardeur.

C'est pourquoi il est utile, pour reconnoître ce qu'il y a de réel dans la jouissance des

biens, d'en séparer ce que la vanité y mêle, c'est-à-dire d'en retrancher autant que l'on peut ce plaisir trompeur et imaginaire qui nait de la vue de ces jugements ; et le meilleur moyen d'y parvenir est de considérer quelle seroit la disposition des hommes à l'égard de ces objets s'ils étoient seuls au monde.

Croit-on, par exemple, qu'un homme qui seroit seul prît la peine de courir tout un jour après un cerf ou un lievre avec peine et mille fatigues, en pouvant aisément le tuer d'un coup de fusil? je ne le pense pas. Donc la chasse n'est pas un plaisir qui naisse de l'action même. Ce n'est pas ce cerf ou ce lievre qui nous divertit, mais une infinité d'idées et de fantaisies que nous y joignons.

Personne ne voudroit chasser à condition de ne s'entretenir jamais de la chasse. C'est donc cet entretien qui nous plaît ; et cet entretien nous plaît, parcequ'il marque nos pensées, qui sont la nourriture ordinaire des pensées des autres.

Les hommes se contentent ordinairement de l'estime et du respect. Les femmes veulent de l'amour.

Jamais solitaire ne s'amusa à dresser un jardin avec des allées bien compassées. Elles sont donc faites pour les autres et non pas pour nous.

DE LA DIFFÉRENCE DES CONDITIONS.

Ce qui nous trompe dans la comparaison de l'avantage des conditions, c'est que nous nous transportons dans une autre condition avec les passions de la nôtre, sans nous revêtir de celles qui sont attachées à cette condition. C'est ce qui fait que nous la croyons plus avantageuse, parcequ'elle seroit telle en effet si ceux qui la possedent n'avoient pas d'autres passions que les nôtres; mais il n'en est pas ainsi. Chaque condition a ses passions, ou plutôt le fond de cupidité que nous avons en nous se répand selon la mesure des conditions dans lesquelles il se trouve. Il s'étend et se déborde quand il trouve plus de place; il se resserre quand il en a moins, et nous fatigue presque également en tout état.

Ce n'est donc pas par la satisfaction des passions qu'il faut juger du bonheur des états, puisqu'elles sont presque aussi peu satisfaites en un état que dans un autre, mais par d'autres considérations plus essentielles.

DE LA SOLITUDE.

Les hommes aiment à penser et à penser

à eux d'une certaine maniere, en jugeant qu'on les estime, qu'on les honore, qu'ils sont grands et puissants. C'est pourquoi la conversation et la vue du monde sont si agréables; car cela vient de ce qu'elles excitent des pensées de cette nature.

La solitude, au contraire, est sans attraits pour la plupart des gens, parcequ'elle ne leur fournit pas assez de pensées qui leur plaisent. La nature est déplaisante à beaucoup de monde, parceque les images qu'elle fournit n'étant pas aidées de la voix et de mille autres circonstances qui accompagnent la parole, elles sont trop sombres et trop obscures.

Pour se plaire donc dans les forêts, il faut entendre le langage des forêts; car toutes les créatures ont un langage, c'est-à-dire qu'elles peuvent exciter des pensées. Ceux en qui elles en excitent suffisamment peuvent se plaire dans la solitude, et ils s'y plaisent d'autant plus innocemment que ces images qu'elle leur fournit leur représentent plutôt la grandeur de Dieu que leur propre grandeur. C'est l'avantage de la solitude.

DU SORT DES SOUVERAINS.

Les gardes qui sont à l'entrée du palais

des princes, ces piques, ces hallebardes, ces mousquets, ne sont pas tant pour empêcher que l'on ne nuise à leur personne, que pour repousser ceux qui voudroient leur dire la vérité et les avertir qu'ils ne sont pas infaillibles.

DU STYLE DE L'ÉCRITURE-SAINTE.

Il y a dans l'écriture-sainte un caractere inimitable à tous les hommes. Nul de ceux qui n'ont point voulu paroître plus que des hommes ne s'est avisé de se servir de ce langage ; et ceux qui ont voulu l'imiter, comme Mahomet, Henri, Nicolas, en sont plus éloignés que les singes ne le sont des hommes.

DE L'ENSEIGNEMENT EN GÉNÉRAL, ET DES DIFFÉRENTES MÉTHODES D'INSTRUCTION.

1. Il est toujours difficile de donner des regles générales pour l'instruction, parcequ'il faut la proportionner à ce mélange de lumieres et de ténebres qui different selon les esprits, sur-tout dans les enfants. Il faut regarder où il fait jour et en approcher ce que l'on veut faire entendre ; et pour cela il faut souvent tenter diverses voies pour entrer

dans leur esprit, et s'arrêter à celles qui réussissent le mieux.

2. On peut dire en général que les lumieres des enfants étant toujours très dépendantes des sens, il faut, autant qu'il est possible, attacher aux sens les instructions qu'on leur donne, et les faire entrer non seulement par l'ouie, mais aussi par la vue; car il n'y a point de sens qui fasse une impression plus vive sur l'esprit et qui forme des idées plus nettes et plus distinctes.

3. On peut conclure de cette ouverture que la géographie est une étude très propre pour les enfants, parcequ'elle dépend beaucoup des sens, et qu'on leur fait voir par les yeux et sans les fatiguer la situation des villes et des provinces.

4. Mais pour leur rendre cette étude plus utile et plus agréable tout ensemble, il ne faut pas se contenter de leur montrer dans une carte les noms des villes et des provinces; il faut encore se servir de diverses adresses pour les aider à les retenir.

5. On peut avoir des livres où les plus

grandes villes soient peintes. Les enfants aiment assez cette sorte de divertissement. On peut leur conter quelque histoire remarquable sur les principales villes, afin d'y attacher leur mémoire. On peut leur marquer les batailles qui y ont été données, les noms des capitaines, les *conciles* qui ont été tenus, les grands hommes qui en sont sortis. On peut leur dire quelque chose ou de l'histoire naturelle, ou de la police, de la grandeur, et du commerce de ces villes, etc.

6. Il faut joindre à cette étude de la géographie un petit exercice, qui n'est qu'un divertissement, et qui ne laisse pas de contribuer beaucoup à la leur imprimer dans l'esprit; c'est que si l'on parle devant eux de quelque histoire, il ne faut jamais manquer de leur en marquer le lieu sur la carte. Si on lit, par exemple, la gazette, il faut leur désigner toutes les villes dont il est parlé. Enfin il faut tâcher qu'ils placent sur leurs cartes tout ce qu'ils entendront dire, et qu'elles leur servent ainsi de mémoire artificielle pour retenir les histoires, comme les histoires leur en doivent servir pour se souvenir des lieux où elles se sont passées.

7. Outre la géographie, il y a encore plusieurs autres connoissances utiles que l'on peut faire entrer par les yeux dans l'esprit des enfants.

Les machines des Romains, leurs armes, leur maniere de combattre, de disposer leurs camps, leurs habits, leurs supplices, et plusieurs autres choses de cette nature, sont représentées dans les livres de Lipse. On leur peut montrer, par exemple, ce que c'étoit qu'un BELIER, ce que c'étoit que faire LA TORTUE; de quelle sorte les armées romaines étoient ordonnées, le nombre de leurs cohortes et de leurs légions, les officiers de leurs armées, et une infinité de choses agréables et curieuses, en omettant celles qui sont plus embarrassées.

8. On peut mettre l'histoire parmi les connoissances qui entrent par les yeux, puisqu'on peut se servir pour la faire retenir de divers livres d'images et de figures; mais quand même on n'en trouveroit pas, elle est d'elle-même très proportionnée à l'esprit des enfants; et quoiqu'elle ne consiste que dans la mémoire, elle sert beaucoup à former le jugement. Il faut donc user de toute sorte d'adresse pour leur en donner le goût.

9. On peut leur donner d'abord une idée générale de l'histoire universelle des diverses monarchies et des principaux changements qui sont arrivés depuis le commencement du monde, en divisant la durée des siecles en divers âges; comme depuis la création jusqu'au déluge, depuis le déluge jusqu'à Abraham, depuis Abraham jusqu'à Moïse, depuis Moïse jusqu'à Salomon, depuis Salomon jusqu'au retour de la captivité de Babylone, depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, en joignant ainsi à l'histoire universelle une chronologie générale.

10. Il faut apprendre aux enfants à joindre ensemble dans leur mémoire les histoires semblables, afin que l'une serve à retenir l'autre. Il est bon qu'ils sachent des exemples des plus grandes armées, dont il est parlé dans les livres, des grandes batailles, des grands carnages, des mortalités, des prospérités extraordinaires, des grandes infortunes, des grands capitaines du siecle passé et du siecle présent, des favoris heureux ou malheureux, des longues vies, des extravagances signalées des hommes, des grands vices, et des grandes vertus, etc.

11. La plus grande difficulté de l'instruction des enfants est de leur montrer la langue latine : c'est une étude seche et longue ; et quoique consistant principalement dans la mémoire, elle soit assez proportionnée à leur âge, néanmoins elle les rebute d'ordinaire par le travail.

La nécessité et la difficulté de cette langue a fait rechercher à diverses personnes les moyens de soulager les enfants dans l'étude qu'ils en doivent faire ; et c'est ce qui a produit cette grande variété de méthodes pour leur en apprendre les principes. D'autres ont cru au contraire que la véritable methode étoit de n'en point avoir du tout, et de leur épargner toutes les épines de la grammaire en les jetant tout d'un coup dans la lecture des livres.

Plusieurs personnes pensent qu'il faudroit montrer le latin aux enfants par l'usage, comme les langues vulgaires, et qu'à cet effet on devroit les obliger à ne parler que latin. Montaigne observe que ce fut la conduite dont on usa envers lui, et qu'il étoit parvenu par ce moyen à parler latin à l'âge de huit ans.

12. Pour dire en un mot ce que l'on doit juger de toutes ces diverses manieres de mon-

trer le latin aux enfants, il est certain qu'il seroit avantageux de leur montrer cette langue par l'usage comme une langue vulgaire; mais ce moyen est sujet dans la pratique à tant de difficultés, qu'il avoit paru jusqu'à ce moment impraticable à une certaine classe de la société.

Car, premièrement, il faut trouver des maîtres qui s'expriment parfaitement bien en latin, ce qui est déja une qualité bien rare; et souvent ceux qui la possedent ne sont pas pour cela les plus propres pour instruire des enfants, parcequ'il leur en manque d'autres qui sont infiniment plus nécessaires. Il faut de plus que ceux avec qui les enfants qu'on voudra instruire ainsi converseront, ne leur parlent que latin; ce qui est aussi incommode que difficile à pratiquer. Et il est à craindre d'ailleurs que cette servitude ne les rende stupides par l'embarras qu'ils éprouveront à exprimer leurs pensées.

Ainsi il faut se contenter de choisir entre les autres méthodes celles qui sont les plus utiles; et le sens commun fait voir d'abord qu'on ne doit pas se servir de celles où les regles de la grammaire sont exprimées en latin, parcequ'il est ridicule de vouloir montrer les principes d'une langue dans la langue même qu'on

veut apprendre et que l'on ignore.

13. La pensée de ceux qui ne veulent pas du tout de grammaire n'est qu'une pensée de gens paresseux qui veulent s'épargner la peine de la montrer ; et bien loin de soulager les enfants, elle les charge infiniment plus que les regles, puisqu'elle leur ôte une lumiere qui leur faciliteroit l'intelligence des livres, et qu'elle les oblige d'apprendre cent fois ce qu'il suffiroit d'apprendre une seule fois.

Ainsi, tout considéré, la meilleure méthode est de faire apprendre aux enfants assez exactement les petites regles en vers françois, pour les mettre ensuite le plutôt que l'on pourra dans la lecture des auteurs.

14. C'est un avis genéral et qui est d'une grande importance pour les maîtres, d'avoir présent tout ce qu'ils doivent montrer aux enfants, et de ne pas se contenter de le trouver dans leur mémoire, lorsqu'on les en fait souvenir; car on prend mille occasions favorables de montrer aux enfants ce que l'on sait bien ; l'on en fait naître quand on veut, et l'on se proportionne infiniment mieux à leur portée, lorsque l'esprit ne fait point d'effort pour trouver ce que l'on doit dire.

15. Le grand secret pour donner aux enfants l'intelligence du latin est de les mettre de bonne heure dans la lecture des livres, et de les exercer beaucoup à les traduire en françois: mais afin que cette étude puisse en même temps servir à leur former l'esprit, le jugement et les mœurs, il faut observer plusieurs regles essentielles.

16. Il ne faut jamais permettre que les enfants apprennent rien par cœur qui ne soit excellent; et c'est pourquoi c'est une fort mauvaise méthode que de leur faire apprendre des livres entiers, parceque tout n'est pas également bon dans les livres. On pourroit néanmoins excepter Virgile du nombre des auteurs dont il ne faut apprendre que des parties, ou au moins quelques livres de Virgile, comme le IIe, le IVe et le VIe de l'Enéide. Mais pour les autres auteurs il faut user de discernement; autrement, en confondant les endroits communs avec ceux qui sont excellents, on confond aussi leur jugement. Il faut donc CHOISIR dans Cicéron, dans Tite-Live, dans Tacite, dans Séneque, certains lieux si éclatants qu'il soit important de ne les oublier jamais. Il faut user de la même réserve dans la lecture des poëtes, tels que Catule,

Horace, Ovide, Séneque, Lucain, Martial, Stace, Claudien, Ausone.

17. Cet avis est de la plus grande importance, et n'a pas seulement pour but de soulager la mémoire des enfants, mais aussi de leur former l'esprit et le style. Car les choses qu'on apprend par cœur s'impriment davantage dans la mémoire, et sont comme des moules ou des formes que les pensées prennent lorsqu'ils les veulent exprimer; de sorte que lorsqu'ils n'en ont que d'excellents, il faut comme par nécessité qu'ils s'expriment d'une maniere noble et élevée.

18. Il faut étudier la rhétorique dans Aristote et dans Quintilien: ces deux auteurs sont susceptibles d'ailleurs de quelques retranchements, sur-tout le dernier. Tous ces noms de figures, tous ces lieux des arguments, tous ces ENTHYMEMES et ces ÉPICHÉREMES ne servirent jamais à personne, et si on les enseigne aux enfants, il faut au moins leur apprendre que ce sont des choses assez inutiles.

19. On doit tout rapporter à la morale et à l'étude de la religion chrétienne dans l'instruction. Il est facile de pratiquer cette re-

gle dans ce qu'on doit montrer de la rhétorique. Car la vraie rhétorique est fondée sur la vraie morale, puisqu'elle doit toujours imprimer une idée aimable de celui qui parle et le faire passer pour honnête homme.

Il y a, par exemple, dans Pline le jeune un air de vanité et d'un amour tendre de la réputation, qui gâte ses lettres, quelque pleines d'esprit qu'elles soient, et qui fait qu'elles sont d'un mauvais genre, parcequ'on ne sauroit se le représenter que comme un homme vain et léger. Le même défaut rend LA PERSONNE DE CICÉRON MÉPRISABLE en même temps qu'on admire son éloquence, parceque cet air paroît dans presque tous ses ouvrages. Il n'y a point d'homme d'honneur qui voulût ressembler à Horace ou à Martial dans leur malignité ou leur impudence.

DE LA FAUSSE ÉLOQUENCE.

L'ÉLOQUENCE ne doit pas seulement causer un sentiment de plaisir; mais elle doit laisser le dard dans le cœur.

C'est un mauvais discours que celui dont on ne retient rien.

Il y a des gens qui dans leurs discours ne font qu'effleurer la matiere et qui s'y prome-

nent comme des mouches ; ils n'approfondissent rien : d'autres, au contraire, laissent des traces et CAVENT ce qu'ils manient.

DIFFÉRENCE DE L'ABONDANCE ET DE LA JUSTESSE.

CE sont deux qualités différentes de l'esprit que d'avoir beaucoup de lumieres, et de bien juger des choses. L'une vient d'une fertilité qui produit beaucoup de pensées par la comparaison des divers objets qui se présentent à l'esprit ; l'autre, d'une exactitude qui fait examiner chacune de ces pensées avec plus d'attention et de pénétration. Les terres qui produisent le plus de vin ne portent pas toujours le meilleur.

La stérilité qui paroit dans quelques esprits vient quelquefois de leur jugement qui retranche une infinité de pensées et qui prenant les choses par la voie naturelle, ne s'écarte pas tant en d'autres détours plus longs et moins naturels.

Les esprits abondants voient tout ce qui est à l'entour de leur objet : les esprits pénétrants voient tout ce qui est dans cet objet.

DE LA FANTAISIE ET DU RAISONNEMENT.

La fantaisie est semblable au SENTIMENT dans la voie des jugements, parceque l'un et l'autre jugent d'une seule vue.

Et la raisonnaillerie, si on peut user de ce terme, est semblable au raisonnement.

La fantaisie dit au sentiment qu'il se trompe, et le sentiment le dit à la fantaisie.

La fantaisie prétend passer pour sentiment et faire passer le sentiment pour fantaisie. Le sentiment prétend le contraire. Leurs discours sont tout semblables, et ils ne sont distingués que parceque les uns sont vrais et les autres faux.

Telle est la source ordinaire des égarements des hommes. Peu de personnes raisonnent; mais la plupart embrassent leurs opinions par la pente de leur cœur, et par une vue confuse qui n'est autre chose que la fantaisie.

Si le sentiment querelle la fantaisie, la fantaisie querelle le sentiment. Si le premier veut user de force, la seconde en usera aussi et se trouvera la plus forte. C'est ce qui oblige le sentiment d'éviter les voies qui peuvent lui être communes avec la fantaisie, et d'en chercher d'autres qui la distinguent. Cette voie est celle du raisonnement.

DES VÉRITÉS ET DES MOYENS DE LES DÉCOUVRIR.

C'est un grand ornement dans la nouvelle maniere de bâtir que tous les appartements s'enfilent en sorte qu'en ouvrant les portes on les découvre toutes : de même c'est un grand ornement dans le discours quand la proposition du sujet vous en fait voir en quelque sorte l'enchaînement et les conséquences, mais d'une maniere qui excite plutôt le desir de voir distinctement ce qu'il montre, qu'il ne le satisfait en découvrant tout ce qu'il contient.

Ces pieces, ces discours où l'on traite divers points sans liaison sont comme ces bâtiments où l'on va de chambre en chambre et où l'on ne voit jamais plus d'une chambre à la fois.

DES SUPPLICES ET DU PARDON.

Il faut, dit Séneque, que le législateur ne décerne les derniers supplices que contre les plus grands crimes, de maniere que personne ne périsse qu'il ne soit de l'intérêt de celui même qu'on punit de le faire périr : *Ultima*

supplicia sceleribus ultimis ponat, ut nemo pereat nisi quem perire etiam pereuntis intersit.

Les lois n'ont pu faire cette distinction entre les crimes, et elles condamnent généralement à la mort ceux qui commettent certains crimes, sans avoir égard à la disposition d'esprit dans laquelle ils sont : mais ceux qui peuvent dispenser de la loi, sont obligés d'y avoir égard ; et cela prouve que les graces que l'on accorde à quelques criminels, ne sont pas toujours des graces, parcequ'encore qu'elles ne leur soient pas dues selon les lois du royaume, elles doivent leur être accordées selon celle de l'équité marquée par Séneque. Ainsi l'on peut commettre une injustice en pratiquant trop exactement la justice.

M. N** étoit-il un esprit incurable ? Nullement. Son crime étoit un funeste changement qui n'eût point eu de suite dans la vie. Il y avoit donc de la cruauté à ne lui point faire grace ; et observer les lois à son égard c'étoit violer celles de l'équité, qui sont celles de la nature.

DES RÉALITÉS ET DES CHIMERES.

Etre bien logé, avoir de beaux jardins, grande suite, avoir des tableaux, être prince, paroissent des biens et de grands biens à ceux qui ne les possedent pas. Demandez à ceux qui les possedent, s'ils sentent bien le plaisir de ces choses, ils vous diront que non. J'ai vu des princesses qui n'alloient pas une fois en dix ans dans un beau jardin qu'elles avoient derriere leur maison.

Ce qui trompe les petits et les gens des petits cercles dans le jugement qu'ils portent des cercles supérieurs, c'est qu'ils en jugent par les biens réels, les plaisirs réels, les avantages réels, et qu'ils mesurent ces avantages selon les idées qu'ils s'en forment et non sur la réalité des choses. Combien une pauvre demoiselle de campagne qui n'a point d'autre monture qu'un âne s'imagine-t-elle de plaisir à posséder un carrosse, de belles maisons, un grand train, à être honorée, à voir que tout le monde vous fasse place. En effet qui transporteroit cette demoiselle avec ces idées dans l'état des princesses, elle ne croiroit pas qu'on pût ajouter à son bonheur. Mais laissez l'y quelque temps et vous verrez que cette

idée diminuera ; qu'il ne lui restera que la réalité de ces biens, qui se réduit à bien peu de chose ; alors elle se forgera d'autres chimeres auxquelles elle attachera son bonheur et son malheur en devenant comme insensible à tous les biens qui avoient fait le comble de ses souhaits.

Le contentement ou la joie intérieure naît également des réalités et des chimeres. Lorsqu'elle vient des réalités, elle est plus raisonnable ; elle l'est moins lorsqu'elle est le produit des chimeres. Mais la diversité de ces objets ne change pas le bonheur ou le malheur présent de l'état. Qui est plus à son aise, plus gai, plus pénétré de joie, semble plus heureux quand même sa joie naîtroit de chimeres.

DE L'AMOUR-PROPRE ET DE SES EFFETS.

Il y a dans le cœur de tous les hommes un petit royaume composé de leurs mouvements intérieurs, et personne n'est si esclave qui n'ait en son pouvoir plusieurs actions extérieures qui dépendent de ses mouvements ; car chacun est maître et roi de son estime, de sa confiance et de son affection, de ses louanges, de sa conduite, de sa familiarité, et même des mouvements et des actions op-

posées : et quand je dis que nous en sommes les maîtres, j'entends que toutes ces inclinations ne sont pas de simples passions involontaires, mais qu'elles ont quantité d'effets volontaires et libres, dont par conséquent nous sommes les maîtres, quelque pauvres et quelque destitués que nous soyons. Ce sont des présents que nous pouvons faire aux autres et comme des charges et des offices que nous leur attribuons. Aux uns nous donnons notre créance et notre estime, et à d'autres notre tendresse, notre application, notre familiarité. Nous sommes ouverts pour ceux-ci et fermés pour ceux-là. Nous choisissons l'un pour le consulter; nous craignons de nous adresser à l'autre. Que si l'on veut bien savoir quel conseiller nous choisissons pour distribuer toutes ces offres, si nous voulons bien sonder notre cœur, il se trouvera que c'est l'amour-propre, et qu'il est la source premiere de ces inclinations différentes.

C'est une adresse de l'amour-propre quand il est repris de quelque défaut, d'envisager à l'heure même, non la vertu qui tient le milieu entre les deux excès, mais le vice opposé qui n'est pas moins grand que celui dont on les blâme, et de se défendre par-là.

Ainsi, lorsqu'on fait remarquer aux personnes lentes qu'elles écoulent une partie de leur vie dans l'inactivité : Vous voudriez donc, disent-elles, que nous fussions des têtes de soufre et de salpêtre; comme s'il n'y avoit pas de milieu entre une lenteur paresseuse et sans action et une activité précipitée.

On ne nuit pas seulement aux autres en leur donnnant l'exemple de divers défauts; mais on leur nuit encore davantage en leur apprenant l'art de les défendre.

Le but de l'orgueil, quand il se défend, n'est pas tant que son défaut ne paroisse pas que d'en éviter l'humiliation.

L'air décisif engage à soutenir le sentiment qu'on s'est rendu propre en se le proposant : ainsi il y a de l'amour-propre. Ce que l'on ne se seroit pas mis en peine de défendre, si on l'avoit proposé par forme de doute, on le défend parcequ'on l'a proposé dogmatiquement, on entre en contestation sur cela, et l'on y persiste par amour-propre.

DE LA COUTUME ET DES PRÉJUGÉS.

Pour se conduire convenablement et religieusement, il faut s'élever au-dessus des préjugés et du mauvais exemple; ce qui n'est

pas aussi facile qu'on se l'imagine communément.

Les vents ne sont que des petites parties de vapeurs dont chacune a peu de force, mais ces petites parties étant unies ne laissent pas de renverser les plus grands arbres.

Les fleuves ne sont que des gouttes d'eau ramassées ensemble, mais ils rompent souvent les plus fortes digues.

Une multitude de jugements dont chacun est méprisable séparément ne laisse pas d'ébranler et d'emporter ceux même qui auroient résisté à une violence ouverte.

Dès qu'il faut paroître singulier dans sa conduite et condamner par son exemple une infinité de gens, il faut un degré singulier de courage et de fermeté pour se soutenir.

On reçoit, par la seule force de la coutume et par les discours et les actions de ceux avec qui l'on vit une foule d'impressions fausses qui corrompent l'esprit.

Il est rare qu'on examine les principes sur lesquels on agit. On les emprunte de l'exemple. On croit aimable ce qu'on voit aimé, et véritable ce qui est cru. On tire bien de sa corruption naturelle une pente à aimer les créatures et à desirer ce qui est grand; mais la détermination de cette pente naturelle se

fait sans examen et par l'impression de la coutume. Il n'y a même rien de si dur que la coutume n'adoucisse, rien de si doux qu'elle ne rende dur et difficile. On s'engage gaiement dans des états pénibles et dangereux, parceque c'est la mode; et les moindres actions chrétiennes sont pénibles, parceque le commun du monde se les représente comme difficiles, communes, et basses.

Qu'on examine ce qui nous fait agir, ce qui nous soutient dans les emplois, ce qui nous détermine à un genre de vie plutôt qu'à un autre, ce qui nous porte à embrasser les modes et les coutumes, et l'on trouvera que l'on est presque par-tout le jouet des opinions des autres; qu'on suit les sentiments de ceux de son âge et de ceux avec qui l'on vit, et que la raison et la vérité n'ont presque point de part à notre conduite.

Il y a des opinions et des passions des jeunes gens, des opinions et des passions des personnes plus avancées en âge, des opinions et des passions des vieillards. On passe d'opinions en opinions comme on passe d'âge en âge. Ainsi la plupart des hommes n'arrivent jamais à vivre selon la vérité. S'ils l'entrevoient de loin, elle a trop peu de force sur leurs esprits pour les redresser, parce-

qu'elle les trouve liés à des opinions qui leur sont devenues comme naturelles et qui forment en eux des impressions qui les dominent. C'est ce qui rend le monde si dangereux et la bonne éducation des enfants si difficile, et enfin la retraite si nécessaire à toutes sortes de personnes.

DE L'ÉTENDUE DE LA RECONNOISSANCE ENVERS DIEU.

On borne d'ordinaire sa reconnoissance aux graces que l'on reçoit immédiatement de Dieu et aux bienfaits auxquels on participe actuellement. Cette idée néanmoins est trop resserrée; car les préparations des bienfaits et des graces et tout ce qui se fait en conséquence tient déja du bienfait. Or cette considération étend infiniment notre reconnoissance.

Ce principe reconnu, on doit se considérer et dans son être naturel, et dans son être spirituel, et dans tout ce qui regarde la conservation de l'un ou de l'autre. Notre être naturel, c'est-à-dire notre vie, dépend d'une infinité de causes que la providence de Dieu a réunies.

Il falloit afin que nous vinssions au monde,

qu'il y eût au monde des hommes, des femmes, que ces hommes et ces femmes s'unissent entre eux par des mariages, et afin de les unir de la sorte il a fallu qu'une infinité de circonstances se rencontrassent, que ces hommes et ces femmes fussent préservés de la mort, qu'ils se vissent, qu'ils s'aimassent.

Un seul mariage ne se forme que par le concours d'une infinité de hasards ; qui peut donc comprendre l'infinité de ceux qui ont concouru à la naissance temporelle d'un homme qui naît après six mille ans de la création du monde et une si longue suite de générations? Cependant dans toute cette infinité de hasards il n'y en a pas un où Dieu ne nous ait eus en vue et qu'il n'ait disposé tout exprès pour nous faire naître.

Il en est de même de la première institution du ciel et de la terre. Dieu les a créés avec une volonté expresse que nous en jouissions, pour nous les donner, pour les faire servir à la conservation de notre vie, et nous en devons être aussi assurés que s'il nous avoit dit: J'AI CRÉÉ CE CIEL, CETTE TERRE, POUR TON USAGE.

Notre naissance dépend de tout, des guerres, des révolutions d'état, des pestes, des famines, des polices, et des lois. Ainsi tout s'est fait pour nous.

On a établi des lois pour nous mettre en sûreté; on a trouvé des arts pour nous faire vivre commodément.

Cette considération est encore plus sensible dans ce qui regarde la religion.

DU CHAGRIN ET DU DIVERTISSEMENT.

C'EST un sentiment dangereux que de dire qu'il faut mesurer ses divertissements par le besoin que l'on a d'éviter le chagrin qui nous dévore; qu'ainsi chacun doit avoir pour principe de n'être pas chagrin, et que l'on doit prendre le divertissement nécessaire pour cela; cette regle est fausse.

Si une femme ne joue, elle se trouvera donc chagrine, et pour éviter le chagrin elle jouera. Si l'autre demeure à la maison, elle sera chagrine: il faut donc qu'elle passe sa vie en visites, en conversation, et qu'elle ressemble à cette femme dont parle l'écriture qui ne pouvoit demeurer en sa maison. Enfin il n'y aura point de divertissement que l'on ne se permette par cette regle, parceque la privation de ce divertissement nous rendra chagrin, et que le chagrin le rendra permis.

DE L'ALLÉGORIE.

La maniere d'expliquer l'écriture-sainte par l'allégorie est tellement autorisée par l'exemple de tous les peres, et sur-tout de S. Augustin, de S. Cyrille d'Alexandrie, de S. Grégoire et de S. Bernard, qu'il n'y a point de pratique dans laquelle tous les saints soient plus d'accord que dans celle-là.

Est-il croyable que tous les peres se soient si grossièrement abusés, et qu'une voie qu'ils ont crue propre à l'édification des peuples, puisse être traitée de ridicule comme étant clairement vaine et inutile ?

Il est certain encore que ces peres ont été édifiés de ces allégories, et qu'ils s'en sont servis pour édifier les peuples, qu'ils ont réussi dans ce dessein. Est-il croyable que Dieu ait permis qu'ils se soient servis de moyens ridicules pour une fin si sainte, et qu'ils aient réussi en les employant ?

Non seulement il y a des allégories consacrées par l'écriture, mais le dogme même qui sert de fondement aux allégories y est formellement établi ; car il est dit que TOUT CE QUI ARRIVOIT AUX JUIFS LEUR ARRIVOIT EN FIGURE : *Hæc omnia in figura contingebant illis.*

Or il est sans apparence de restreindre cela au seul passage de la mer Rouge, comme il est ridicule aussi de prétendre qu'il n'y a dans tout l'ordre des sacrifices marqués dans la loi que ce qui est expliqué par S. Paul qui soit allégorique. Jésus-Christ déclare lui-même que Moïse a écrit de lui; il expliqua à ses disciples après la résurrection ce qui étoit écrit de lui dans les écritures EN COMMENÇANT PAR MOÏSE. Cependant si l'on vouloit exclure les allégories, on trouveroit peu de chose de Jésus-Christ dans les livres de Moïse.

C'est sur ces raisons que les peres ont conclu que l'Ancien Testament étoit figuratif, qu'outre le sens littéral il contenoit aussi un rapport avec le Nouveau Testament.

Il s'en suit que l'Ancien Testament est un tableau exposé aux yeux des hommes, afin qu'ils apperçoivent les vérités du Nouveau.

Il leur est dit en général que c'est un tableau, une énigme, une parabole; et de plus, pour les aider dans l'intelligence de ce tableau, l'esprit de Dieu leur en a expliqué certaines parties; et par cette explication il leur a donné une clef et un modele pour appliquer tout le reste.

La clef consiste en ce que certaines figures expliquées servent à en exprimer d'autres.

Le modele consiste en ce que l'on voit dans ces figures expliquées un exemple des rapports que Dieu a mis entre les figures et les originaux.

On voit, par exemple, par les allégories des prophetes, que Dieu se sert quelquefois de divers signes qui paroissent bas pour signifier les plus grandes choses, l'on voit qu'il n'exige pas une ressemblance et un rapport si parfait.

Mais, dit-on, les allégories ne sont pas certaines, et par conséquent elles ne prouvent rien. Qu'importe ? pourvu que l'on y observe deux choses; la premiere qu'il y ait un rapport raisonnable entre la figure et la chose figurée; la seconde qu'elles puissent se rapporter à une vérité.

Le nombre des gens qui ont besoin de preuves est fort petit parmi les chrétiens; on peut même dire que les prédications ne sont pas faites pour eux. Car on a droit de supposer que ceux à qui on parle sont chrétiens. Ceux qui ne le sont pas ont besoin d'autres instructions; et la religion n'en manque pas. Mais ils ne doivent pas trouver mauvais qu'on parle à des gens qui font profession de christianisme comme s'ils l'avoient dans le cœur.

Le principal objet doit donc être de les

édifier; et l'on ne peut nier que les allégories n'y soient utiles lors même qu'elles ne sont pas certaines. Car elles mettent toujours une vérité devant les yeux et elles la placent même d'une maniere qui arrête davantage l'esprit, parcequ'elles la font voir dans une image.

L'esprit est si porté à considérer les rapports des choses qu'il n'y conçoit jamais bien la vérité, s'il ne la voit dans une figure.

La vérité est en quelque sorte comme un soleil; il faut le voir dans l'eau ou dans un miroir qui tempere ses rayons. C'est un éclair qui passe trop vîte, il le faut arrêter et fixer.

DE LA BIZARRERIE.

Il est dangereux de s'acquérir la réputation de bizarre, parcequ'il n'y a rien qui détruise tant la confiance qu'on pourroit avoir en nous et qui nous fasse plus regarder comme des gens avec lesquels il n'y a aucune mesure à prendre. La raison en est que le fondement de la confiance que l'on a en certaines gens et qui les fait regarder comme sûrs, c'est qu'on les croit incapables de s'écarter de l'honnêteté et de la raison. Or comme la bizarrerie consiste à s'écarter sans motifs des regles communes, elle donne une

juste défiance de ceux qui 'en sont atteints, parcequ'on ne sait plus sur quoi se fonder.

La raison est un maître commun qui tient unis tous ceux qui s'y soumettent et reconnoissent sa juridiction ; mais quand on en secoue le joug, on épouvante tous ceux que la raison nous tenoit unis. Chacun appréhende de devenir l'objet de notre bizarrerie.

La bizarrerie est une éclipse de raison SANS AUCUNE CLAUSE certaine et réglée. Ainsi comme on ne sait quand elle doit arriver, on la craint toujours.

La bizarrerie entiere et universelle est une folie achevée; la bizarrerie imparfaite, une folie commencée.

La bizarrerie est une domination de l'imagination sur l'esprit, qui fait qu' on suit ses impressions sans réflexion.

Il arrive de là que les personnes bizarres ne le sont pas à l'égard de tout le monde, parcequ'il y en a à qui leur imagination est asservie et qui y produisent une telle impression qu'elle n'y résiste pas.

Cette inégalité est le vrai caractere de la bizarrerie : il y en a qui sont civils jusqu'à l'excès à l'égard de ceux qui les dominent, et à qui leur imagination est comme asservie, qui ont peu d'égards pour les autres,

et qui les laissent dans la liberté de suivre leurs caprices.

DE LA LOUANGE ET DU BLAME.

Il faut prendre garde en blâmant les autres de donner cette idée qu'on les blâme pour faire remarquer en soi des qualités contraires, et dans le dessein de les rabaisser par cet endroit au-dessous de soi ; ce qui se remarque principalement lorsqu'on voit que, sans preuves positives, on soupçonne des gens de défauts incertains afin de rabattre l'estime qu'ils méritent par leurs bonnes qualités connues

Il y a des philosophes qui prétendent que les objets des sens n'ont pas les qualités sensibles que nous leur attribuons, et que le feu, par exemple, n'est pas chaud, parceque la chaleur est une espece de sentiment dont il est incapable ; mais en même temps ils disent qu'il est échauffant, c'est-à-dire qu'il a le pouvoir de produire ce sentiment dans nos corps. Quelque indulgents que nous soyons à notre égard, nous ne saurions jamais refuser de reconnoître en nous quelque chose de semblable: si nous n'avons pas les défauts qu'on nous attribue, nous avons je ne sais quoi qui en donne l'idée aux autres.

DES AVANTAGES ET DES INCONVÉNIENTS DE LA SOCIÉTÉ.

Il faut opter dans le monde, et ne pas prétendre à toutes sortes d'avantages.

Ceux qui ne font point paroître de chaleur pour personne, et qui ne se glissent pas dans la confiance des hommes puissants en quelque lieu que ce soit, qui sont peu complaisants, peu assidus dans les devoirs inutiles, n'ont jamais beaucoup de crédit, parcequ'on ne sauroit les aimer que par raison: or la raison n'aime guere et n'est guere affectée; je veux dire qu'elle n'est pas un grand principe dans la conduite de la vie, presque toujours gouvernée par les passions. Mais s'ils sont peu aimés, ils sont peu haïs; ils sont peu brouillés, peu traversés: ainsi ils sont exempts des inquiétudes et des troubles qui naissent des amitiés qui tiennent de l'intrigue et de la cabale.

Qui veut vivre seul sans affaire, sans liaison, sans s'engager dans la conduite des autres, sans se mêler de rien, tombera par-là nécessairement dans l'oubli du monde, et perdra toute la considération dont il jouissoit: on ne s'occupera point de lui; il ne sera rien. Il faut compter sur cela en se livrant à ce genre

de vie, et supposer qu'il est injuste de vouloir obtenir les avantages et la sûreté de la retraite, et l'honneur et la considération de ceux qui servent les autres.

Cependant les hommes voudroient tout avoir. On n'a, dites-vous, jamais pensé à vous: c'est que vous n'avez jamais rien demandé, et que vous n'avez eu aucune prétention effective. Vous avez donc joui de l'avantage de ne rien demander, de n'avoir obligation à personne, QUI EST UN DES PLUS DOUX À L'AMOUR-PROPRE ; vous voudriez avec cela jouir des récompenses qu'on obtient en se poussant, en demandant: c'est une injustice.

DES FEMMES.

LES femmes sont semblables à la vigne; elles ne sauroient se tenir debout ni subsister par elles-mêmes: elles ont besoin d'un appui encore plus pour leur esprit que pour leur corps; mais elles entraînent souvent cet appui et le font tomber.

Il y a une galanterie spirituelle aussi bien qu'une sensuelle; et si l'on n'y prend garde, le commerce des femmes s'y termine d'ordinaire. En même temps que ce commerce augmente L'ATTACHE de la passion, il domine celle de la

raison; je veux dire celle qui est fondée sur l'estime de la vertu de ceux dont on prend la conduite. Les femmes connoissent leurs défauts; elles sentent leurs IMMORTIFICATIONS, leurs promptitudes: leur passion présente leur fait passer par-dessus, et leur en ôte le sentiment; mais, cette passion venant à cesser, ces défauts, qui étoient comme couverts à leurs yeux, s'y présentent en foule, et causent souvent de grandes ruptures.

DU DÉSINTÉRESSEMENT.

Il y a peu de gens qui pensent à obliger les autres par un sentiment d'honnêteté qui naisse d'eux-mêmes. Les hommes hardis, empressés, ardents, emportent tout dans le monde; mais ils ont aussi l'inconvénient, la peine de solliciter, de s'empresser, d'être rebutés quelquefois, et ce mal est plus grand que le bien auquel ils parviennent.

DE L'EXCELLENCE DU CHRISTIANISME, ET DE SES EFFETS SUR LES MOEURS ET LE GOUVERNEMENT.

Il n'y a que la religion chrétienne qui rende raison pourquoi les biens et les maux sont

communs aux bons et aux méchants : toute la philosophie humaine a échoué dans cette recherche ; le christianisme l'explique admirablement. Cela doit être ainsi, supposé le dessein que Dieu a d'éprouver les hommes en cette vie, de les punir ou récompenser dans l'autre. (*Voyez saint Augustin, de Civitate, lib. I, cap. VIII.*)

C'est une chose remarquable que nulle religion n'a pris soin des mœurs des hommes que la religion chrétienne, et celles qui ont été dressées sur son modele.

Le paganisme n'avoit point de morale : tous les philosophes, qui se faisoient une religion à leur fantaisie, se créoient aussi une morale par philosophie ; mais ils ne prétendoient pas au moins l'avoir reçue de Dieu. (1)

A l'égard du gouvernement, les hommes, ne pouvant toujours attacher la force à la justice, ont attaché la justice à la force en faisant passer pour juste ce qui est plus fort.

Mais cette maniere de justifier la force n'est souvent qu'un effet de la foiblesse de l'esprit

(1) Cette vérité recevra de nouveaux développements dans un ouvrage que nous nous proposons de publier incessamment sous le titre d'*Essai sur les Ecrivains moralistes du dix-huitieme siecle*. Note de l'Editeur.

humain, qui s'abaisse trop sous ce qui l'opprime, et qui conçoit une idée trop grande et trop avantageuse de la force; car cette idée avantageuse fait qu'il y joint facilement les autres idées qui enferment quelque excellence, comme celle de la justice, et qu'il n'ose y joindre celle de l'injustice, qui est une idée de rabaissement, comme étant inalliable avec une aussi grande chose.

Il est nécessaire cependant que la justice soit jointe à la force; autrement on l'accusera d'injustice et de violence, ce qui est une source de sédition et de révolte : l'esprit humain ne peut le faire que par illusion, en prenant pour juste ce qui ne l'est pas.

Mais ce que l'esprit de l'homme ne fait que par erreur, la religion chrétienne le fait parfaitement et sans erreur.

Car elle nous apprend que toute force vient de Dieu, et que les hommes qui s'en servent peuvent bien être injustes, mais que cette force n'est jamais injuste en elle-même parcequ'elle appartient toujours à Dieu : les hommes, dans leurs plus grandes violences, ne pouvant qu'être les exécuteurs de la justice de Dieu, qui se sert d'eux comme d'instruments et de ministres.

La religion cede donc à cette force, et elle

la justifie, parcequ'elle ne la considere pas comme appartenant aux hommes, mais comme venant de Dieu et étant de Dieu. Ainsi il n'est pas étrange que, n'attribuant de force qu'à Dieu, elle ne sépare jamais la justice de la force.

Ce principe de la religion chrétienne est très véritable, et c'est même un article de foi, puisqu'il est décidé dans l'Ecriture qu'il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu. « Vous « n'auriez aucun pouvoir sur moi, dit Jésus-« Christ, s'il ne vous avoit été donné d'en-« haut »: *Non haberes potestatem adversus me ullam, nisi tibi datum esset desuper.* Mais il le faut bien entendre; car il ne faut pas prendre pour fort tout ce qui est simplement plus puissant que nous, mais ce qui peut faire ce qu'il veut indépendamment de nous. Ainsi lorsqu'un prince, ou quelque autre supérieur que ce soit, nous commande une chose injuste, il n'a point de force contre nous (1), parceque nous pouvons refuser d'obéir et de consentir à son injustice: mais ensuite il nous ôte notre bien, notre liberté, notre vie, et c'est alors qu'il a la force, parcequ'il nous les peut ôter malgré nous.

(1) Tome VI, page 214.

Il faut donc en ces rencontres, et la religion l'ordonne, souffrir humblement et patiemment les effets de cette force, en croyant que, quoique les hommes qui l'emploient soient injustes, celui qui la leur donne, et qui se sert d'eux, est juste. Un homme chrétien doit être persuadé qu'il ne peut rien souffrir d'injuste, et il doit être préparé à souffrir tout ce qui est juste.

Il blesse la Providence divine s'il se plaint d'être traité injustement, et il blesse visiblement la justice si, reconnoissant que ce qu'il souffre est juste, il refuse de le souffrir avec patience.

FIN DES PENSÉES DE NICOLE.

TABLE

DES PENSEES DE NICOLE.

Actions et sentiments. Page 30
Allégorie. (de l') 124
Ambition. 33
Amitiés. 53
Amour de soi-même. 52
Amour-propre (de l') et de ses effets. 116
Associations politiques. (origine des) 87
Audace. 37
Avenir. 41
Avertissements. (des) 86
Bizarrerie. (de la) 127
Blâme (du) et de la louange. 129
Bonheur (du) en général. 95
Bossuet (sur l'Histoire universelle de) 67
Chagrin (du) et du divertissement. 123
Charité. 56
Chimeres (des) et des réalités. 115
Choix d'un état. (de la prudence dans le) 85
Christianisme (de l'excellence du) et de ses effets sur les mœurs et le gouvernement. 132
Civilité. (de la) 84
Conditions. (de la différence des) 98

Connoissance de soi-même. (de la) PAGE 73
Connois-toi toi-même. (sur ce principe) 82
Connoître. (des moyens et des difficultés de se) 79
Désintéressement (du) 132
Dieu. (de l'étendue de la reconnoissance envers) 121
Divertissement (du) et du chagrin. 123
Duel. 40
Ecriture-sainte. (du style de l') 100
Education. 47
— des princes. 48
Egards dus aux grands (origine des cérémonies et des) 46
Eloquence. 64
— (de la fausse). 110
Emploi du temps. 56
Enseignement (de l') en genéral, et des différentes méthodes d'instruction. 100
Entretien. 52
Esprit (délicatesse et foiblesse de l') 60
— (des défauts de l') 62
— (des différentes sortes d') 60
— (des différents caracteres de l') 61
— (différence de l'abondance et de la justesse d') 111
Eternité. 29
Expérience. 55
Expressions outrées. 58
Fantaisie (de la) et du raisonnement. 112
Fausseté. 38
Femmes. (des) 131
Flatterie. (de la) 90

Foiblesse humaine. (de la) PAGE 83
Gouvernement et puissance. 69
Grandeur. 31
Guerre (des déclarations de) 72
Haine. 37
Homme (de l') 27
— (véritable condition de l') 28
Hommes (sur les) 28
Honneur. 45
Imagination. 51
Instruction. 46
Jugement. 49
Jugements (des divers) 34
— hasardés. 54
Langage. 58
Langues. 57
Louange (de la) et du blâme. 129
Médisance. 37
Moi (du); idée que les hommes attachent à ce mot. 76
Morale. 43
Montaigne (sur les Essais de) 68
Naissance. 30
Opiniâtreté. 36
Opinions (diversité des) 43
Orgueil. 35
Pascal (Pensées de M.) 65
Passé et avenir. 41
Philosophes. 93
Philosophie. 62
Plaisirs. 50

Plaisirs. (de l'opinion du vulgaire sur les) PAGE 96
Possible (du) et de l'impossible. 94
Préjugés. (de la coutume des) 111
Prévention (abus de la) 59
Prudence dans le choix d'un état. (de la) 94
Puissance et gouvernement. 85
Rapports équivoques. 38
Rapprochement des objets. (du) 96
Réalités (des) et des chimeres. 115
Reconnoissance. 42
Rois. (des) 90
Romans. 50
Scandale. 40
Science. 46
Secret (obligation au) 41
Société. (des avantages et des inconvénients de la) 130
Solitude. (de la) 98
Souverains. (du sort des) 99
Soupçons. 55
Spectacles. (danger des) 49
— en général. 48
Supplices (des) et du pardon. 113
Vanité. 32
Vérités (des) et moyens de les découvrir. 113
Vices. 35
Visites. 51

FIN DE LA TABLE.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

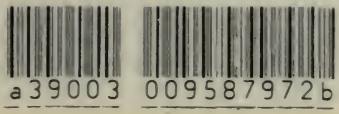
Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on o
fore the last date stamped below
will be a fine of five cents, and an
charge of one cent for each additional


a39003 009587972b